

LES GRANDS ENFANTS

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du VAUDEVILLE,
le 7 octobre 1880.

COLLABORATEUR : M. PAUL DE NARGALIERS

PERSONNAGES

TRISTAN DE MORANGIS	MM. PIERRE BERTON.
LUCIEN DE GIVRAY.	DIEUDONNÉ.
DOMINOIS.	DELANNOT.
GASTON DE VERDEILHAN	ERNEST VOIS.
LE PRINCE SERDZA.	COLOMBEY.
LE COMTE BOLESCO	CARRÉ.
DUQUEYLARD	ANDRÉ MICHEL
UN DOMESTIQUE	VAILLANT.
HENRIETTE DE MORANGIS.	M ^{mes} LESAGE.
SUZANNE DE ROCHETIN	ALICE LODY.
LA PRINCESSE SERDZA.	HÉLÈNE MONNIER.
MADAME DOMINOIS.	SAINTE-MARC.
THÉRÈSE.	J. GOBY.
GENEVIÈVE.	LA PETITE LAMART.
GRÉGORY.	M ^{lle} LINGELLE.

INVITÉS ET INVITÉES, ENFANTS, GARÇONS ET FILLES.

Pour la mise en scène exacte et détaillée, s'adresser au régisseur général
du théâtre du VAUDEVILLE.

LES GRANDS ENFANTS

ACTE PREMIER

Un salon dans un hôtel des Champs-Élysées. — Porte au fond.
Portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE

DUQUEYLARD, UN VALET DE CHAMBRE,
puis HENRIETTE.

LE VALET, du fond, précédant Duqueylard.

Monsieur devra attendre un instant. Madame de Morangis ne reçoit jamais avant quatre heures.

DUQUEYLARD.

Ce n'est pas une visite : il s'agit d'affaires.

LE VALET.

Qui faut-il annoncer ?

DUQUEYLARD.

Maitre Duqueylard, notaire.

Le valet sort ; M. Duqueylard s'assied.

HENRIETTE, entrant de gauche.

Mon cher monsieur Duqueylard, quel bon vent vous amène, vous dont le temps est si précieux ?

DUQUEYLARD, avec importance.

Je viens vous parler de la vente de votre terre de Mauriac.

HENRIETTE.

A-t-il surgi quelques difficultés ?

DUQUEYLARD.

Pas la moindre. Le contrat de vente est prêt. Je tiens à m'assurer que j'ai été exact. L'immeuble dépendait de la succession de M. Fernand de Givray, votre père ; vous l'avez recueilli conjointement avec M. Lucien de Givray, votre frère et seul cohéritier. Il n'a été fait aucun partage ?

HENRIETTE, assise.

Nous continuons à vivre, Lucien et moi, comme si notre père vivait toujours.

DUQUEYLARD.

M. Lucien est célibataire, c'est très simple ; vous, madame, vous êtes veuve de M. Louis-Henri-Tristan-Joseph de Morangis que vous aviez épousé au château de Mauriac, commune de Léognan, Gironde. J'ai l'extrait de l'acte de l'état civil ; mais je viens de m'apercevoir qu'il me manquait une pièce importante.

HENRIETTE.

Laquelle, monsieur ?

DUQUEYLARD.

L'acte de décès de monsieur votre mari.

HENRIETTE, un peu troublée.

Ah ! La terre que nous vendons n'a jamais fait partie de ma dot.

DUQUEYLARD.

Peu importe ; si M. de Morangis existait, vous ne pourriez pas agir sans son autorisation.

HENRIETTE.

Mon frère peut vendre sans moi ?

DUQUEYLARD.

Non, l'immeuble est indivis.

HENRIETTE.

Et si je lui donnais ma part ?

DUQUEYLARD.

Vous ne pourriez rien donner sans l'autorisation de votre mari.

HENRIETTE.

Alors quels sont les droits des femmes mariées ?

DUQUEYLARD.

Le législateur s'est montré parcimonieux ; elles restent mineures tant qu'elles sont en puissance de mari ; mais vous, madame, vous avez l'avantage, je veux dire le malheur d'être veuve. Il vous suffit de produire un extrait de l'acte de décès de votre mari.

HENRIETTE.

C'est que M. de Morangis n'est pas mort en France. Il

avait quitté Mauriac... pour un voyage d'exploration en Orient.

DUQUEYLARD.

Il est mort à l'étranger ? Mais le décès a dû être constaté par un agent diplomatique.

HENRIETTE.

Je l'ignore.

DUQUEYLARD.

Je ne voudrais pas, madame, réveiller des souvenirs douloureux. M. de Morangis doit avoir encore des parents dans la Gironde.

HENRIETTE.

Non, monsieur.

DUQUEYLARD.

Mon Dieu, madame, je vous dois la vérité tout entière puisque vous avez daigné me prendre pour conseil. Monsieur votre père vous a laissé des immeubles considérables sans doute, mais d'un revenu assez faible relativement. Ils sont restés dans l'indivision. Or, votre cohéritier est un peu jeune.

HENRIETTE.

Il a trois ans de plus que moi.

DUQUEYLARD.

Ça ne le vieillit pas beaucoup. Il s'est jeté très ardemment dans la haute vie parisienne.

HENRIETTE.

Ne vous effrayez jamais pour Lucien. Je ne sais pas de cœur plus généreux, de nature plus droite, plus loyale.

DUQUEYLARD.

Assurément ; mais votre devoir à vous, madame, est de sauvegarder la fortune de mademoiselle votre fille.

HENRIETTE.

Vous pensez à sa dot ? Pauvre petite Geneviève, elle n'a pas six ans, c'est un peu tôt.

DUQUEYLARD.

Enfin, madame, puisqu'il faut préciser, vous excuserez mon indiscrétion, M. Lucien a des dettes.

HENRIETTE, étonnée.

Des dettes de jeune homme !

DUQUEYLARD.

Je n'en connais pas le chiffre. La situation n'est pas encore périlleuse, sans doute ; elle le deviendrait si Monsieur votre frère ne pouvait liquider tout de suite un arriéré compromettant. Je ne parlerai pas de ses succès dans un monde où les succès sont ruineux. Tout sera sauvé par la vente de votre terre de Mauriac qui mettra en mes mains des capitaux disponibles ; mais je devais bien vous faire comprendre qu'il y a urgence.

Il se lève.

HENRIETTE, se levant.

Je vous remercie.

SCÈNE II

LES MÊMES, LUCIEN.

LUCIEN, entrant gauchement de droite.

Bonjour, madame ma sœur. Ah ! Monsieur Duqueylard ! Eh bien, monsieur Duqueylard, avez-vous vendu notre terre

de Mauriac? Huit cent cinquante-cinq mille francs comme mise à prix, c'est un joli chiffre. Les cinq mille francs m'amusement. C'est certainement à vous que nous les devons, monsieur Duqueylard?

DUQUEYLARD.

Je l'avoue. L'acte est préparé. Je venais chercher une dernière pièce qui me manque.

LUCIEN.

Il vous manque encore quelque chose?

DUQUEYLARD.

L'acte de décès de M. de Morangis.

LUCIEN, devenu sérieux.

Ah!

HENRIETTE.

J'expliquais à M. Duqueylard que j'aurais quelques difficultés...

LUCIEN.

Pourquoi donc? Je donnerai à M. Duqueylard toutes les indications qu'il voudra.

DUQUEYLARD.

Vous avez une constatation officielle?

LUCIEN.

Parfaitement.

DUQUEYLARD.

Remettez-la-moi.

LUCIEN.

Je ne l'ai pas sous la main. Je la chercherai et je vous la porterai à votre étude.

DUQUEYLARD.

A merveille; je vais convoquer nos acquéreurs pour après-demain.

HENRIETTE, accompagnant Duqueylard.

Nous vous donnons vraiment beaucoup de peine.

DUQUEYLARD.

Madame, je me dois à mes clients.

Il salue et sort par le fond.

SCÈNE III

LUCIEN, HENRIETTE.

LUCIEN, se retournant vers Henriette, du ton le plus enjoué.

Si nous ne vendions pas notre terre de Mauriac? J'y ai une très belle chasse.

HENRIETTE.

Ah! brave cœur, tu es toujours prêt à tout sacrifier pour m'épargner une peine.

LUCIEN.

Je regretterais Mauriac, avec ses vieux chênes dont je suis tombé si souvent et sa petite rivière où j'ai failli me noyer trois fois. Ce sont des souvenirs qui attachent.

HENRIETTE.

Tu as peur de me donner le chagrin d'avouer que M. de Morangis existe et que j'ai menti en me disant veuve?

LUCIEN.

Tu n'as pas menti, personne ne t'interrogeait.

HENRIETTE.

J'ai quitté Mauriac, je suis venue à Paris où nous ne connaissions personne et j'y ai pris des vêtements de deuil.

LUCIEN.

Et tu as eu raison. Je n'ai qu'un reproche à te faire, c'est d'avoir pleuré ce monsieur comme s'il était mort.

HENRIETTE.

J'ai eu honte de dire que j'avais été abandonnée à dix-sept ans, sans motif, par un homme que j'adorais : voilà à quel mauvais sentiment j'ai cédé.

LUCIEN.

Alors, c'est toi qu'il faut blâmer?

HENRIETTE.

M. de Morangis avait des goûts d'artiste, la vie indépendante l'attirait : je n'ai pas su peut-être le retenir à son foyer.

LUCIEN.

Tu avais seize ans, tu étais ravissante. Il pouvait faire de toi la femme qu'il aurait voulu ! Il est parti sans te laisser un mot et sans jamais te donner de ses nouvelles.

HENRIETTE.

Il n'osait plus.

LUCIEN.

Je te conseille de lui chercher des excuses.

HENRIETTE.

Je cherche si j'ai bien fait tout ce que j'aurais dû faire.

Je voudrais me mettre en repos avec ma conscience pour avoir le droit d'oublier. J'aurais dû lui faire dire qu'il avait une fille.

LUCIEN.

Ne te donne pas encore un remords inutile. Je suis allé pour le lui apprendre.

HENRIETTE.

Tu l'as revu?

LUCIEN.

Un mois après la naissance de Geneviève, à Songoli, sur les bords de la mer Noire.

HENRIETTE.

Et tu ne m'en as jamais parlé?

LUCIEN.

Je ne croyais pas avoir à me vanter de ce petit voyage.

HENRIETTE.

Tu nous as dit que tu allais en Écosse.

LUCIEN.

J'ai bifurqué à Calais.

HENRIETTE.

Alors, M. de Morangis sait, depuis cinq ans, qu'il a une fille?

LUCIEN.

Non, je ne le lui ai pas dit.

HENRIETTE.

Pourquoi ?

LUCIEN.

Parce que la conversation a pris une autre tournure.

HENRIETTE.

Tu l'as provoqué ?

LUCIEN.

Pas tout de suite, au contraire. Je me fais annoncer : on me reçoit merveilleusement avec des allures de grand seigneur qui commencent à m'exaspérer. Il a très grand air, ton mari, en voyage. Il m'a demandé de tes nouvelles avec un si admirable sans-*façon* que je lui ai répondu : Je ne viens pas pour vous en donner.

HENRIETTE.

Et alors ?

LUCIEN.

Alors ? Il ne voulait à aucun prix se battre avec moi. Je le menace d'un argument irrésistible. Nous allons sur le terrain. Là, ce diable d'homme affecte de ne pas me toucher, ce qui me blessait dans mon amour-propre, et il ne se laisse pas toucher, ce qui me blessait bien davantage, mais je n'en voulais pas démordre. Je tourne, je saute, je cabriole si bien que je fais un faux pas et que je roule dans un ravin bien sottement placé à ma droite ; je me relève, j'avais le poignet droit foulé ! Je saisis mon épée de la main gauche, il fait glisser la sienne et me la plante dans le pouce. J'avais deux blessures ridicules et plus de mains disponibles. Je te devais cette confession. Mais je comptais ne la faire que sur mes vieux jours. Tu vois quel mauvais défenseur le ciel t'a donné.

HENRIETTE.

Tiens, viens que je t'embrasse ! Je n'ai plus le courage de me plaindre quand je pense que j'ai un frère comme toi.

LUCIEN.

Alors nous ne vendons plus la terre de Mauriac ? D'abord je ne sais où est ton seigneur et maître en ce moment. Nous ne pouvons pas le faire sommer à son de trompe de revenir, comme on faisait au moyen âge ! N'y pensons plus.

HENRIETTE.

Mais il te faut de l'argent ?

LUCIEN.

A moi, crois-tu ? S'il m'en faut, j'en trouverai. Et puis, d'ailleurs, je suis en train de me ranger.

HENRIETTE.

Alors tu songes à te marier ! C'est le seul moyen de se ranger à ton âge.

LUCIEN.

Eh bien, si je me marie, je prendrai une femme qui n'aura pas de dot, nous mettrons tout en commun, ça ne changera rien du tout, sauf que ta fille, qui n'a qu'un oncle, ce qui est bien peu, c'est elle qui le dit, aura un oncle et une tante.

HENRIETTE.

C'est bien toi ! Mais la difficulté qui se présente aujourd'hui renaitra demain. M. Duqueylard m'a fait comprendre, sans le vouloir, dans quelle situation fautive et impossible je me suis mise ; si tu l'avais entendu !

LUCIEN.

Je te prie de ne pas te laisser intimider par les notaires. Je suis avocat, moi, ce qui est un grade supérieur. Je n'ai jamais plaidé et je ne plaiderai jamais ; mais il ne faut pas essayer de me faire peur avec le Code, avec les cinq Codes. Je sais qu'ils ne sont pas clairs, puisqu'on met quatre ans

au minimum pour les comprendre et aussitôt qu'on les comprend on ne s'entend plus. C'est ce qui fait les avocats. Laisse donc radoter ce bon M. Duqueylard. J'irai lui dire demain que je tiens à ma chasse de Mauriac.

HENRIETTE.

Cela lui paraîtra bien étrange.

LUCIEN.

Aucune idée n'est assez biscornue pour paraître étrange quand elle vient d'un chasseur.

Le valet paraît.

HENRIETTE.

Des visites déjà !

UN VALET, annonçant.

Monsieur de Verdeilhan.

LUCIEN, avec joie.

Gaston ?

HENRIETTE.

Ah !

SCÈNE IV

LES MÊMES, GASTON.

LUCIEN.

Ma chère Henriette, je te présente monsieur de Verdeilhan, juge au tribunal de la Seine.

HENRIETTE.

Mais je connais beaucoup M. de Verdeilhan, j'ai eu le plaisir de le voir tous les jours pendant un mois au Croisic.

LUCIEN.

J'oubliais que ma nièce m'a très souvent parlé de toi.

HENRIETTE.

M. de Verdeilhan la gâtait en la traitant comme une grande personne.

GASTON.

Elle ne m'a donc pas oublié, mademoiselle Geneviève ?

LUCIEN.

Comment, oublié ! Elle t'appelle son ami Gaston.

HENRIETTE.

C'est très irrévérencieux. Vous venez de faire un grand voyage ?

GASTON.

Oui, madame, j'ai parcouru l'Autriche et la Hongrie.

LUCIEN.

Au mois de novembre ?

GASTON.

C'est le vrai moment.

LUCIEN.

Pour un chasseur, mais pour un juge...

GASTON.

Je ne suis plus rien.

LUCIEN.

Bah !

GASTON.

J'ai voulu reprendre ma liberté tout entière.

HENRIETTE.

Voilà une décision bien inattendue.

GASTON.

Je suis l'homme des résolutions promptes. Je n'ai plus rien à faire. Tous mes amis en profitent pour me charger de leurs commissions. Ainsi, depuis deux jours, je cherche à me renseigner sur un M. Dominois.

LUCIEN.

Notre propriétaire ?

GASTON.

Et voisin. Je viens de l'apprendre chez ton concierge, en jetant les yeux sur une adresse de journal... Qu'est-ce que c'est que M. et madame Dominois ? Tu vas me renseigner tout de suite.

LUCIEN.

Non, mon ami, je ne peux pas.

GASTON.

Pourquoi ?

LUCIEN.

Parce que ce sont nos amis.

GASTON.

Tu es l'ami de ton propriétaire ?

LUCIEN.

D'après le bail.

GASTON.

Comment, d'après le bail ?

LUCIEN.

C'est une servitude.

GASTON.

Une servitude ?

LUCIEN.

Absolument. M. Dominois nous a loué son premier étage, avec un pavillon pour moi, à des prix... admirables, sous la condition que nous serions ses amis.

HENRIETTE, souriant.

C'est exact.

LUCIEN.

Je n'y ai pas vu malice, j'ai signé; Henriette a signé aussi, car tu es dans le contrat.

GASTON.

Je comprends que l'amitié de madame de Morangis et la tienne soient des biens précieux.

LUCIEN.

Oh ! ce n'est pas cela. Les époux Dominois, qui avaient gagné plusieurs millions dans la fabrication des cartes à jouer et qui avaient édifié cet hôtel somptueux, voulaient recevoir, mais ne recevoir que des gens qu'ils n'avaient jamais vus, jugeant inutile de revoir les autres. Ils ont éprouvé quelque embarras; alors ils ont imaginé de se créer des relations nouvelles en prenant des locataires bien posés.

GASTON.

Ce n'était pas maladroit.

HENRIETTE, souriant.

Et voilà comment depuis six mois nous avons des amis..

LUCIEN.

Accablants ! qui s'intéressent à nos santés, qui s'occupent de nos affaires, qui nous racontent les leurs...

HENRIETTE.

Qui sont là quand je reçois ; ils ne disent rien, mais ça les amuse, qui ont toujours leur couvert mis...

LUCIEN.

Et il y a un bail de neuf ans.

HENRIETTE.

Ajoutons vite que ce sont des gens excellents.

LUCIEN.

La pluie aussi est excellente en certaine saison, ce qui ne l'empêche pas de passer pour ennuyeuse. Nous avons en ce moment un peu de répit, parce qu'ils donnent demain leur premier bal, une fête révée depuis dix ans.

GASTON.

Eh bien, mes renseignements sont pris, je n'en voulais pas davantage. Il ne me reste plus qu'à demander si mademoiselle de Rochetin, qui est chez eux, est parente à un degré quelconque de M. et madame de Rochetin qui ont plaidé bruyamment en séparation, il y a quelques années.

LUCIEN.

C'est leur fille tout simplement.

GASTON.

Leur fille !

HENRIETTE.

Elle est charmante, Suzanne de Rochetin.

LUCIEN.

Elle est adorable.

HENRIETTE.

On pourrait, peut-être, lui reprocher une éducation un peu singulière.

LUCIEN.

A qui la faute ?

HENRIETTE.

Oh ! ce n'est pas moi qui la blâmerai, la chère enfant !

LUCIEN.

C'est précisément cette éducation singulière qui lui donne du piquant. D'après le jugement de séparation, mademoiselle de Rochetin doit passer trois mois chez sa mère, qui est confite en dévotion, trois mois chez son père, qui mène une vie de polichinelle très chic, et six mois chez M. et madame Dominois, ses oncle et tante, aujourd'hui millionnaires, hier encore fabricants de cartes à jouer. Tu vois d'ici l'éducation qu'elle reçoit : dévote pendant le premier trimestre, cocodette pendant le second et bourgeoise bourgeoisant le reste du temps. Sa mère l'appelle Suzanne, les Dominois l'appellent Suzette et son père l'appelle Suzon. Suzanne, Suzette et Suzon, voilà mademoiselle de Rochetin.

HENRIETTE.

Pauvre enfant !

LUCIEN.

Adorable, mon ami, adorable !

GASTON.

Je l'ai vue une fois dans un salon très sérieux.

LUCIEN.

Eh bien ?

GASTON.

Je l'ai trouvée très réservée et timide à l'excès.

LUCIEN.

Elle était avec sa mère.

GASTON, à Lucien.

Je voudrais bien te dire un mot chez toi. (Haut.) Je suis complètement fixé. Il s'agissait d'un de mes cousins très épris de mademoiselle de Rochetin.

LUCIEN, vivement.

Ah !

GASTON.

Mais quand il connaîtra la situation du père et de la mère...

LUCIEN.

Il renoncera à l'épouser.

GASTON.

Naturellement.

HENRIETTE.

Cependant Suzanne n'est pas coupable.

GASTON.

Non certes ; mais vous connaissez, madame, les susceptibilités souvent malveillantes de notre monde. On se heurterait à chaque instant à des allusions, même involontaires, dont la femme serait blessée et dont le mari souffrirait. Notre société en veut à ceux qui ont l'air de la braver et

rien n'est plus douloureux à supporter qu'une situation fausse.

HENRIETTE.

Eh bien ! moi, je n'en aimerais que plus Suzanne.

LUCIEN, à part.

Ce sera un jour peut-être la situation de sa fille.

SUZANNE, à la cantonnade.

Madame de Morangis est-elle chez elle ?

HENRIETTE.

Voici mademoiselle de Rochetin.

SCÈNE V

LES MÊMES, SUZANNE.

SUZANNE, entrant étourdiement.

Madame, je viens vous annoncer une grande nouvelle...
Oh ! pardonnez-moi, je vous croyais seule.

Elle s'arrête.

HENRIETTE.

Entrez, Suzanne, je vais vous présenter un de mes bons amis, M. Gaston de Verdeilhau.

SUZANNE, saluant d'un ton très réservé.

J'ai eu le plaisir de voir monsieur chez la baronne de Sommières.

GASTON.

Vous vous le rappelez, mademoiselle ?

SUZANNE.

Oh ! très bien.

GASTON.

Je ne l'espérais pas.

SUZANNE.

On parlait du dernier roman que ces dames ne connaissent pas et qu'elles jugeaient abominable. On vous a prié de le raconter déceimment.

GASTON.

Oui, oui, j'ai même essayé.

SUZANNE.

Mais ce n'était pas cela du tout. Je l'avais lu chez papa et je n'y avais trouvé aucun mal. Une jeune femme très étourdie, qui s'aperçoit trois mois après son mariage qu'elle n'a pas pris le jeune homme qu'elle aimait et qu'elle a épousé précisément celui qu'elle détestait. Rien n'est plus invraisemblable, n'est-ce pas, madame ? Puis un beau jour, elle va dire à son mari avec des airs d'héroïne : « Je vous trompe, ce n'est pas vous que j'aime, c'est mon cousin Oscar. » Elle ne le trompe pas, puisqu'elle le lui dit. Mais vous racontiez tout autre chose.

LUCIEN.

Je le crois bien.

SUZANNE.

Je vous aurais soufflé si maman n'avait pas été là. Maman était indignée ! Je l'étais sans savoir pourquoi, mais comme j'avais envie de rire !

GASTON.

Alors, mademoiselle, ce jour-là vous vous êtes un peu moquée de moi ?

SUZANNE.

Oh ! non, monsieur, je ne me moque jamais de personne devant maman.

HENRIETTE.

Vous m'apportiez une grande nouvelle, Suzanne ; est-ce un secret pour ces messieurs ?

SUZANNE.

Oh ! ce n'est un secret pour personne, mais ce n'est intéressant que pour moi.

HENRIETTE.

Alors, dites-le vite.

SUZANNE.

J'ai décidé ma tante Dominois à inviter papa à la fête qu'elle donne demain. Elle détestait papa... Et j'ai décidé mon oncle Dominois à aller voir maman pour la prier de venir. Il était brouillé avec maman. Je ne sais s'ils viendront tous deux, mais ils sauront au moins qu'on ne les oublie pas quand on s'amuse ici.

HENRIETTE.

Vous êtes la plus tendre des filles, et on n'est pas meilleure que vous.

SUZANNE.

Oh ! je ne sais si je suis bonne ; ce que je sais, par exemple, c'est que j'aime bien ceux que j'aime. Geneviève a dû être ravie de revoir M. de Verdelhan ?

GASTON.

Je n'ai pas encore vu mademoiselle Geneviève.

SUZANNE.

Elle a beaucoup grandi, elle est superbe; elle est mieux que jolie, elle a du brio dans le sourire, c'est un mot de papa. Je vais la chercher.

HENRIETTE, vivement.

Attendez-moi, je veux présenter Geneviève avec tous ses avantages; elle n'est pas habillée : c'est une coquetterie de maman. (A Gaston.) Je ne vous demande que cinq minutes.

LUCIEN.

Oh ! cinq minutes pour la toilette de mademoiselle ma nièce !...

SUZANNE.

Pas davantage. (En sortant avec Henriette.) Nous lui mettrons ses beaux nœuds roses.

HENRIETTE.

Les plus beaux.

SUZANNE.

Et sa collerette de dentelle.

SCÈNE V

LUCIEN, GASTON.

LUCIEN, guiment.

Voilà Suzanne, Suzette et un peu Suzon.

GASTON.

Toutes les trois charmantes.

LUCIEN.

Et elle ne se mariera pas ?

GASTON.

Si, elle se mariera sottement.

LUCIEN.

Parce qu'il a plu à son père et à sa mère d'avoir des torts réciproques.

GASTON.

Le monde est ainsi fait et tu n'y changeras rien... mais je veux vite profiter des quelques instants où nous sommes seuls pour t'exprimer mes regrets. J'ai ouvert, ce matin seulement, une lettre de toi déjà ancienne, qui est restée à Paris pendant mon voyage...

LUCIEN.

Je ne te savais pas absent.

GASTON.

Et qui s'était glissée au milieu d'invitations banales. Tu me parlais d'un service à te rendre.

LUCIEN.

Oui.

GASTON.

Est-il trop tard ?

LUCIEN.

Non, non, certes.

GASTON.

Tant mieux. Dis-moi tout de suite de quoi il s'agit.

LUCIEN.

J'ai dépensé beaucoup d'argent avec Albertine : elle m'adorait incèremment.

GASTON.

Naïf!... et maintenant?

LUCIEN.

Maintenant je fais la cour à une princesse valaque, la princesse Serdza : elle est superbe, elle est mariée, je l'adore avec l'idée que ce ne sera pas éternel, ça repose ; mais ça ne m'occupe pas assez. Alors j'ai joué et j'ai perdu.

GASTON.

Beaucoup?

LUCIEN.

Quinze cents louis qu'il me fallait dans les vingt-quatre heures. Tu n'étais pas à Paris, je ne savais à quel saint me vouer. Je rencontre M. Dominois dans l'escalier. Un mauvais génie me souffle, je lui conte ma mésaventure. Il m'ouvre son coffre-fort. J'y puise mes quinze cents louis avec une désinvolture de grand seigneur qui le charme. Eh bien, mon ami, tu ne sais pas combien cette dette me pèse. J'aimerais mieux devoir le triple à un usurier. J'y suis fait, aux usuriers. Ils me volent, ça me met à l'aise.

GASTON, tirant un carnet.

Je vais d'abord te donner un chèque pour payer M. Dominois.

LUCIEN.

Gaston... mon bon Gaston...

GASTON.

Puis nous ferons ensemble le compte de ce que tu dois.

LUCIEN.

Ce sera bien long.

GASTON.

J'ai tout le temps.

LUCIEN.

Tu veux donc que je te trouve invraisemblable. Tiens, je ne fais qu'un vœu, c'est qu'un jour tu aies besoin de moi.

GASTON.

J'aurai besoin de toi certainement.

LUCIEN.

Tu as eu quelque déboire, n'est-ce pas? Quand on est juge au tribunal de la Seine à trente ans, on ne se retire pas sans motif.

GASTON.

J'ai un motif et un motif très grave. Je veux me marier.

LUCIEN.

Et tu ne pourrais pas te marier comme juge?

GASTON.

La femme que j'aime est veuve. Elle a un enfant qu'elle a l'intention de conduire tous les hivers dans le Midi. Mes fonctions seraient un obstacle.

LUCIEN.

Elle a exigé que tu donnes ta démission?

GASTON.

Non, je ne me suis pas encore déclaré.

LUCIEN.

Et tu te démetts d'avance?

GASTON.

Par un sentiment de délicatesse facile à comprendre... et puis, j'ai assez de fortune pour vivre indépendant.

LUCIEN.

Alors, c'est une veuve que tu épouses?

GASTON.

Que je désire épouser.

LUCIEN.

Toi, dont le plus grand argument contre le divorce est qu'on ne peut prendre une femme qui aurait déjà eu un mari!

GASTON.

Il n'y a aucun rapport...

LUCIEN.

Comment, aucun! Le veuvage, c'est le divorce obligatoire.

GASTON.

Le mari n'y est plus.

LUCIEN.

Il y a été.

GASTON.

Pour moi, il n'existe pas, il n'a jamais existé.

LUCIEN.

Tu es bien bon; moi, je n'épouserai jamais qu'une jeune fille. Elle n'aurait pas vingt ans, dix-huit c'est très bien. Elle serait jolie et spirituelle, elle aurait les yeux noirs, les cheveux blonds et je serais un mari étonnant, étonnant, entends-tu?

GASTON.

Je te crois, mon bon Lucien; mais c'est le portrait de mademoiselle de Rochelin que tu viens de faire là.

LUCIEN.

Moi? je cherche un idéal.

GASTON.

Tu ne songes pas à l'épouser, j'imagine?

LUCIEN.

Mais, mon bon Gaston, je ne peux même pas payer mes dettes, comment veux-tu que je me marie? Et puis ma situation n'est pas celle de tout le monde, j'ai des devoirs, moi, je suis chef de famille; j'ai une nièce à élever.

GASTON.

Oh! que ce ne soit pas là ce qui t'arrête. Tu n'auras pas à te préoccuper de ta nièce.

LUCIEN.

Et comment pourrais-je ne pas m'en préoccuper?

GASTON

Il se trouvera quelqu'un qui sera trop heureux de lui servir de père.

LUCIEN.

A quel titre?

GASTON.

Mais tu ne devines donc rien! Tu ne vois pas que ton ami Gaston de Verdeilhan va te prier de demander pour lui la main de madame de Morangis?

LUCIEN, ahuri.

La main d'Henriette!

GASTON.

C'est elle dont je te parlais, c'est elle que j'aime.

LUCIEN, de même.

Toi !

GASTON.

Je voyais madame de Morangis tous les jours au Croisic et je n'ai jamais connu de femme plus séduisante. Je me demandais si le charme que je ressentais près d'elle résisterait à l'absence. J'ai voyagé. Eh bien, mon bon Lucien, je l'aime plus que jamais. Je ne sais ce qui s'est passé dans sa vie : une grande douleur sans doute. Je ne veux pas l'interroger, elle a le regard droit et pur des femmes irréprochables.

LUCIEN.

Et tu as donné ta démission... Sais-tu seulement si ton amour est partagé ?

GASTON.

C'est une question qu'on ne fait pas à un amoureux.

LUCIEN.

Voilà qui crée entre nous une situation nouvelle et embarrassante.

GASTON.

Comment ! tu serais embarrassé parce que je te prie de demander pour moi la main de ta sœur ? As-tu quelque reproche à m'adresser ?

LUCIEN.

Aucun, aucun ; personne mieux que moi ne sait ce que tu vaux ; mais il m'est impossible à présent d'accepter le service que tu voulais me rendre si généreusement.

GASTON.

Pourquoi ?

LUCIEN.

C'est une question de conscience.

Il déchire le chèque.

GASTON.

Lucien !

LUCIEN, vivement.

Chut ! voici Henriette.

SCÈNE VII

LES MÊMES, HENRIETTE, SUZANNE,
GENEVIÈVE.

HENRIETTE.

Notre toilette a été un peu longue.

SUZANNE.

Mais aussi quel résultat !

GENEVIÈVE, venant à Gaston.

Bonjour, mon bon ami.

HENRIETTE.

Geneviève, sois convenable.

GASTON.

Comme vous êtes belle, mademoiselle

GENEVIÈVE.

Tu m'appelles mademoiselle... tu es donc fâché ?

GASTON.

Oh ! non, non, je ne serai jamais fâché avec vous, mon enfant.

GENEVIÈVE.

Dis-moi tu, alors !

GASTON.

Avec toi, Geneviève.

GENEVIÈVE.

Nous aussi nous t'aimons bien. Demande à maman.

HENRIETTE, vivement.

Geneviève ! — Certainement nous aimons beaucoup M. de Verdeilhan, parce qu'il est excellent. Je n'ai qu'un reproche à lui adresser : il te gâte trop.

GENEVIÈVE.

Il ne faut pas lui dire ça. (A Gaston.) Tu es très gentil, et maman te trouve aussi très gentil.

HENRIETTE, embarrassée, malgré elle.

Maintenant, Geneviève, que tu as rempli ton devoir en venant saluer M. de Verdeilhan...

GENEVIÈVE.

Je n'ai pas fini. Je ne l'ai pas encore invité à mon bal. Maman donne un bal d'enfants pour moi, après-demain : c'est l'anniversaire de ma naissance. Je t'enverrai une carte d'invitation.

HENRIETTE.

Mais non, Geneviève. Il n'y a pas d'invitation pour les grandes personnes. Tu as des cartes pour les petits amis.

GENEVIÈVE, à Gaston.

C'est un bal costumé.

HENRIETTE.

Pour les enfants seulement.

LUCIEN.

Et rassure-toi : ce jour-là, on cesse d'être enfant à quinze ans.

HENRIETTE.

L'invitation est faite, tu peux aller retrouver ta gouvernante.

GENEVIÈVE.

Non, je vais jouer avec Suzette.

HENRIETTE.

Tu appelles mademoiselle de Rochetin Suzette ?

SUZANNE.

C'est moi qui l'ai voulu, madame ; ici on ne m'appelle que Suzette.

GENEVIÈVE, à Gaston.

Veux-tu venir jouer avec nous ? Je te montrerai ma grande poupée.

HENRIETTE.

Geneviève, perds-tu la tête ?

GENEVIÈVE.

Il veut bien venir ; nous jouerons à la dame.

HENRIETTE.

Ne montre pas à tout le monde que tu es une petite fille mal élevée.

GENEVIÈVE, à Gaston, sans se déconcerter.

Tu feras la bonne et je t'appellerai Justine.

GASTON, riant.

C'est irrésistible.

HENRIETTE.

Je vous demande pardon, monsieur.

GENEVIÈVE.

Il veut bien : mon oncle fera le parrain qui apporte les bonbons.

LUCIEN.

C'est assez généralement mon rôle.

GENEVIÈVE.

Suzanne fera la marraine. Tu auras une jolie marraine.

SUZANNE.

Venez, Geneviève, je vous apprendrai un autre jeu.

GENEVIÈVE.

J'aime mieux celui-ci.

HENRIETTE.

Geneviève, soyez sage, ou mademoiselle de Rochetin ne vous aimera plus.

GENEVIÈVE.

Oh ! Suzette !...

SUZANNE.

Tu sais bien, n'est-ce pas, que je t'aimerai toujours ? Vous me permettez de la tutoyer, madame ?

HENRIETTE, elle prend Geneviève par la main.

Je vous en prie, mon enfant.

Elles remontent toutes les trois.

GASTON, bas, à Lucien.

Ainsi j'ai eu tort de compter sur toi, et je devrai chercher un autre intermédiaire ?

LUCIEN, vivement.

Non. Je consulterai Henriette et je te transmettrai sa réponse.

GASTON.

Quand te verrai-je ?

LUCIEN.

Je t'écrirai ce soir.

GASTON.

C'est tout ce que je demande.

HENRIETTE, revenant.

Que devez-vous penser de ma façon d'élever ma fille ?

GASTON.

Il est bon que les enfants soient un peu indépendants ; on voit mieux ce qu'ils pensent.

HENRIETTE.

Comme vous êtes indulgent !

LUCIEN.

Ne retiens pas Gaston. Il t'a attendue très longtemps, et il a un rendez-vous.

HENRIETTE.

Excusez-moi, monsieur, j'espère que maintenant nous nous verrons souvent, puisque vous êtes à Paris et que vous n'êtes plus magistrat.

GASTON

Autant que vous le permettez, madame ; à bientôt, Lucien.

LUCIEN.

A bientôt.

Gaston sort.

SCÈNE VII

LUCIEN, HENRIETTE.

HENRIETTE, avec conviction.

Il est très bien, M. de Verdelhan.

LUCIEN, inquiet.

Tu trouves ?...

HENRIETTE.

Oui ! Ce ne sont pas seulement les agréments de son esprit plus sérieux que mondain qui me plaisent, mais c'est un homme de cœur.

LUCIEN.

Est-ce qu'il te plaît vraiment ?

HENRIETTE.

Il me plaît beaucoup.

LUCIEN.

Beaucoup ! c'est très grave, cela.

HENRIETTE.

En quoi, grave ?

LUCIEN.

Je me mêle de choses qui ne me regardent pas.

HENRIETTE.

Tout te regarde, tu es mon aîné.

LUCIEN.

Ah ! oui, je l'oubliais. Eh bien ! as-tu pensé quelquefois que tu pourrais aimer Verdeilhan ?

HENRIETTE.

Oui, je l'aurais aimé, très certainement mais tu sais bien que je ne suis pas libre.

LUCIEN.

Alors si tu étais libre?.. — S'il n'y avait pas eu de fossé derrière moi là-bas, quand nous nous sommes battus, si tu étais réellement veuve ?

HENRIETTE.

Tu me poses là des questions que je ne me suis jamais posées et que je ne me poserai jamais... A quoi bon ! Ma destinée est ainsi faite que je ne peux plus ni aimer ni être aimée ; je ne me révolte pas contre elle, je la subis courageusement. On ne peut pas m'en demander davantage.

LUCIEN.

Non certes, on ne peut t'en demander davantage, non.

(Marchant avec agitation. — A part.) J'écrirai à Gaston une lettre évasive. Nous nous brouillerons, elle ne saura jamais pourquoi et tout sera dit.

HENRIETTE.

Qu'as-tu?

LUCIEN.

Rien, rien. Voici M. Dominois. Il nous manquait. (Dominois entre.) (A part.) Elle n'est pas commode à écrire cette lettre!

SCÈNE IX

LES MÊMES, DOMINOIS.

DOMINOIS, qui s'est avancé en saluant.

Je vous dérange peut-être?

HENRIETTE.

Pas du tout, mon cher monsieur Dominois.

LUCIEN.

Vous ne nous dérangez jamais, mon cher monsieur Dominois. (A part.) Pas commode du tout.

DOMINOIS.

Vous partez?

LUCIEN.

Oui. J'ai une lettre à écrire.

DOMINOIS, vexé.

Au moment où j'arrive?

LUCIEN.

Mais je reste un instant. (A part.) L'amitié a ses devoirs, c'est dans le bail.

DOMINOIS.

Je voudrais vous adresser, à madame votre sœur et à vous, une question : où en est la loi sur le divorce ?

LUCIEN.

Mais on en parle toujours beaucoup, mon cher monsieur Dominois.

DOMINOIS.

Je sais bien. A-t-elle quelque chance de passer ?

LUCIEN.

Les avis sont partagés, monsieur Dominois.

DOMINOIS.

On m'a affirmé qu'elle passerait à la Chambre.

LUCIEN.

Mais au Sénat ?

DOMINOIS.

Ah ! oui, au Sénat, il y aura du tirage, comme l'on dit.

LUCIEN.

Peut-être bien.

DOMINOIS.

Combien avons-nous de sénateurs ?

LUCIEN.

Je l'ignore complètement.

HENRIETTE.

Mais en quoi le divorce peut-il vous intéresser?

DOMINOIS.

Mon Dieu, madame, je vais vous le dire. Ce n'est pas avec des amis comme vous que j'aurai des secrets. Voilà vingt-deux ans que je suis marié.

HENRIETTE.

C'est très respectable.

DOMINOIS, sans conviction.

Oui!.. Vingt-deux ans que j'ai madame Dominois!

LUCIEN.

Eh bien, monsieur Dominois?

DOMINOIS.

Eh bien, mon jeune ami, je trouve que c'est assez.

LUCIEN.

Vous voulez divorcer!

HENRIETTE.

Vous voulez divorcer!

DOMINOIS.

Si on établit une loi sur le divorce, c'est bien pour qu'elle serve à quelque chose, n'est-ce pas?

HENRIETTE.

Et vous l'appliqueriez sans motif?

DOMINOIS.

Comment, sans motif! Mais voilà vingt ans sur vingt-deux que je trouve madame Dominois insupportable.

LUCIEN.

Il ne sera pas aussi facile de se séparer que vous vous l'imaginez, avec la nouvelle loi.

DOMINOIS.

Je la connais.

LUCIEN.

Il faudra des injures graves.

DOMINOIS.

J'injurierai gravement, s'il le faut, madame Dominois, et cela me sera facile : nous venons d'avoir une scène épouvantable à propos de notre jeune parente Suzette.

HENRIETTE.

Mademoiselle de Rochetin?

DOMINOIS.

Madame Dominois m'a appelé valet de pique! Je l'ai appelée dame de carreau! Et alors...

LUCIEN, à part.

Voilà le fabricant de cartes...

DOMINOIS.

Croyez-moi, madame, quand un homme calme et septentrional, — je suis de Saint-Quentin, — a eu pendant vingt-deux ans une femme nerveuse et méridionale, — elle est de Carcassonne, — il éprouve le besoin de changer.

HENRIETTE.

Vous vous remarqueriez ?

DOMINOIS.

Il me semble que c'est le vœu de la loi.

LUCIEN.

Avez-vous fait un choix ?

DOMINOIS.

Non, je voudrais maintenant épouser une Danoise ou une Suédoise, c'est plus au Nord. (Il se lève, à Lucien.) Vous devez connaître des sénateurs ?

LUCIEN.

J'en connais beaucoup.

DOMINOIS.

Vous me mettez en relations avec eux ?

LUCIEN.

Volontiers. (A part) Est-ce qu'il veut les corrompre ?

DOMINOIS.

Oh ! voici ma femme, ne lui parlez de rien.

HENRIETTE.

Oh ! nous n'y songeons pas.

LUCIEN, à part.

Mais il faut que j'écrive ma lettre.

SCÈNE X

LES MÊMES, MADAME DOMINOIS.

MADAME DOMINOIS.

Monsieur Dominois est ici ?

DOMINOIS.

Oui, je viens d'entrer.

MADAME DOMINOIS.

Est-ce que je vous chasse, monsieur Lucien ?

LUCIEN.

Non, madame, non ; mais j'ai une affaire urgente.

MADAME DOMINOIS.

Quand j'arrive ?

LUCIEN.

Je ne pars pas encore. (A part.) Ce sont des tyraus.

DOMINOIS.

Vous savez, madame Dominois, que nous avons une démarche à faire auprès de madame de Morangis.

MADAME DOMINOIS.

Nous devons la faire ensemble.

HENRIETTE.

C'est donc bien grave ?

MADAME DOMINOIS.

Avez-vous expliqué à madame ce dont il s'agit

DOMINOIS.

Je commençais. Nous tenions à avoir demain à notre fête quelques personnes à sensation. La princesse Serdza fait beaucoup parler d'elle.

HENRIETTE.

Un peu trop, je crois.

DOMINOIS.

Précisément ; nous l'avons invitée.

MADAME DOMINOIS.

Elle nous a répondu une lettre charmante.

DOMINOIS.

Nous avons cru devoir lui faire une visite.

MADAME DOMINOIS.

Elle connaît beaucoup M. Lucien.

LUCIEN.

Oui, j'ai rencontré la princesse dans le monde, tout récemment encore, à l'ambassade japonaise.

DOMINOIS.

Où elle était costumée en vestale. Les journaux ont dépeint son costume. Elle devait être superbe.

MADAME DOMINOIS.

Mais elle ignorait encore que M. de Givray avait une sœur qui s'appelait madame de Morangis.

DOMINOIS.

Elle croit avoir rencontré un de vos parents dans ses voyages.

HENRIETTE.

Cela m'étonnerait beaucoup.

MADAME DOMINOIS.

Elle a un fils de treize ans, et quand je lui ai parlé du bal d'enfants que vous alliez donner...

HENRIETTE, *vive l'ent.*

Elle a demandé une invitation ?

DOMINOIS.

Nous la lui avons offerte.

HENRIETTE, bas, à Lucien.

Voilà, par exemple, qui passe les bornes.

DOMINOIS.

En lui disant que nous avons l'honneur d'être vos meilleurs amis ; c'est exact, n'est-ce pas ?

MADAME DOMINOIS.

Elle doit venir vous remercier aujourd'hui avec le prince.

DOMINOIS.

Et il fallait que vous soyez prévenue.

HENRIETTE.

Je vous avoue que je serai quelque peu embarrassée avec la princesse Serdza. Il me semble que le prince n'est que son second mari et le premier n'est pas mort.

MADAME DOMINOIS.

Elle a divorcé.

LUCIEN.

On divorce très facilement en Valachie.

MADAME DOMINOIS, avec un soupir.

C'est un pays privilégié.

LUCIEN, à part.

Elle aussi !

MADAME DOMINOIS.

Faisons des vœux pour que la France jouisse bientôt des mêmes avantages.

HENRIETTE, souriant.

Moi, je n'en ferai pas et voilà pourquoi je serai gênée

avec la princesse Serdza. Mon esprit se révolte à l'idée d'une union qui ne serait pas indissoluble pour la femme qui s'est donnée, quels que soient les torts du mari.

MADAME DOMINOIS.

Voilà une parole de Romaine; mais moi je ne suis que de Carcassonne.

DOMINOIS.

Et c'est bien assez !

LUCIEN.

Alors, madame Dominois, vous voteriez pour la loi nouvelle ?

MADAME DOMINOIS.

Des deux mains, monsieur, des deux mains.

DOMINOIS.

Et vous, mon cher monsieur Lucien, quelle est votre opinion ?

LUCIEN.

Je n'en ai pas, je demande à voir.

DOMINOIS.

Vous ne trouvez pas monstrueuse une union qu'on ne peut jamais rompre ?

LUCIEN.

Je sais bien que les enfants ne s'amuse vraiment que des jouets qu'ils peuvent casser... demandez à ma nièce Geneviève. Et ils ont beau vieillir jusqu'à en devenir respectables, leurs goûts ne changent pas beaucoup. Mais ce qui fait la supériorité des vrais enfants, c'est qu'ils savent bien ce qui les amuse, tandis que nous, nous ne le savons

guère. Maintenant, je ne vois aucun inconvénient à ce qu'on vote le divorce; il servira surtout à ceux qui s'en passeraient. Ce sera un luxe.

DOMINOIS.

Ce n'est pas une opinion, c'est de la fantaisie; les jeunes gens d'aujourd'hui ne sont pas sérieux. En se plaçant à un point de vue humanitaire, il est certain que l'institution du mariage y gagnera en importance.

LUCIEN, riant.

Vous trouvez?

DOMINOIS.

D'abord il y aura moins de vieilles filles.

LUCIEN.

Vous croyez donc qu'il y aura un plus grand nombre de maris?

DOMINOIS.

Naturellement, puisque les mêmes pourront servir plusieurs fois.

LUCIEN.

Je n'y pensais pas.

MADAME DOMINOIS.

Enfin, quoi qu'en pense monsieur, ce sera le seul remède à certaines situations.

DOMINOIS.

Trop fréquentes!

MADAME DOMINOIS.

J'allais le dire.

LUCIEN.

Et la vieille gaité française! Que deviendra la vieille gaité

française? S'il n'y a plus de maris trompés, on ne rira donc plus?

DOMINOIS.

Non, monsieur, on ne rira plus ou on rira autrement.

LUCIEN.

J'en ai peur! Quoi! pas même un... imaginaire? Tous divorcés... par bandes.

HENRIETTE.

Lucien, tu es très inconvenant.

LUCIEN.

Je veux convaincre madame Dominois. (Se rapprochant d'elle et à mi-voix.) Voyons, madame Dominois, s'il vous plaisait d'être infidèle à M. Dominois...

MADAME DOMINOIS, misaudant.

Oh! monsieur Lucien! que dites-vous?

LUCIEN.

Ne serait-ce pas plus gentil...

DOMINOIS, se rapprochant.

Permettez.

LUCIEN.

De le tromper mystérieusement...

DOMINOIS.

Mais non.

LUCIEN.

Que de demander l'autorisation au tribunal, et le résultat serait le même.

MADAME DOMINOIS.

Vous me dites des choses...

LUCIEN.

Vous ai-je offensée?

MADAME DOMINOIS.

Oh ! non, au contraire ; mais je n'oserai plus lever les yeux devant vous.

LUCIEN.

Alors, je me retire, madame Dominois, je me retire.
(A part.) Je n'ai que ce moyen de m'en débarrasser, je lui fais baisser les yeux et je m'esquive... comme Joseph. (Il s'esquive.
— A Henriette.) Je te les laisse.

SCÈNE XI

DOMINOIS, HENRIETTE, MADAME DOMINOIS.

DOMINOIS.

Il est charmant, M. Lucien, mais il va un peu loin.

HENRIETTE.

C'est un enfant.

MADAME DOMINOIS.

Maintenant que vous êtes seule, je ne cacherai rien à une amie comme vous.

DOMINOIS.

Nous y voilà.

MADAME DOMINOIS.

M. Dominois a été indigne.

DOMINOIS.

Remarquez, madame, que je reste toujours calme.

MADAME DOMINOIS.

Si vous croyez que c'est un agrément! J'avais promis à Suzette de prier sa mère de venir à la fête de demain; mon sieur s'y oppose.

HENRIETTE.

Pourquoi, monsieur Dominois?

DOMINOIS.

Parce que madame ne veut pas que j'invite son père.

HENRIETTE, à madame Dominois.

Pourquoi, madame Dominois?

MADAME DOMINOIS.

Parce que c'est le père qui a tous les torts.

DOMINOIS.

Moi, je trouve que c'est la mère.

MADAME DOMINOIS.

Vous me faites bondir!

DOMINOIS.

M. de Rochetin avait du moins une excuse.

MADAME DOMINOIS.

Laquelle, monsieur, laquelle?

DOMINOIS.

Sa femme n'était pas amusante.

MADAME DOMINOIS.

Pourquoi aurait-elle été amusante puisqu'elle était sa femme?

UN VALET.

Le prince et la princesse Serdza.

TOUS.

Ah!

DOMINOIS.

Ne vous étonnez pas... J'ai remarqué que le prince, qui est très distingué d'ailleurs, n'ouvre pas la bouche quand il fait des visites.

MADAME DOMINOIS.

Ce doit être l'usage du grand monde.

DOMINOIS.

Sans doute.

SCENE XII

LES MÊMES, LE PRINCE, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE.

Nous avons tenu à vous remercier tout de suite, madame, le prince et moi, du grand plaisir que vous nous faites, en voulant bien admettre à votre bal d'enfants mon petit Gré-gory; et voilà ce qui vous paraîtrait surprenant si nous n'étions pas à Paris, la ville du monde où l'on se coudoie le plus facilement sans se connaître. J'ai appris par madame Dominois que M. de Givray, que nous avons l'honneur de voir assez souvent, avait une sœur et que cette sœur s'appelait madame de Morangis.

HENRIETTE.

C'est que je vis très retirée, madame, et vous voyez que si je donne une fête c'est pour ma fille.

LA PRINCESSE.

Vous vous condamnez bien jeune à la retraite, madame, et vos amis doivent s'en plaindre.

DOMINOIS, gaîment.

Ils s'en plaignent, princesse.

LA PRINCESSE.

J'avais doublement le désir de vous voir depuis que madame Dominois m'a parlé de vous.

MADAME DOMINOIS.

Je n'ai dit que ce que je pensais.

LA PRINCESSE, continuant.

Nous avons beaucoup connu, en Orient, un Français très distingué qui portait le même nom que vous : M. Tristan de Morangis.

HENRIETTE, réprimant un mouvement de surprise.

Ah!

LA PRINCESSE.

J'ai pensé que c'était un de vos parents.

HENRIETTE, froidement.

Non, madame.

DOMINOIS.

Si notre amie, madame de Morangis, avait un parent en Orient, nous le saurions.

LA PRINCESSE.

Le Tristan de Morangis dont je vous parle est un très

grand artiste; il envoie aux journaux illustrés anglais et français des dessins remarquables sous un pseudonyme devenu célèbre : Amati, qui veut dire en sanscrit : sans penser. — C'est un original.

DOMINOIS.

Amati, le fameux Léo Amati! Je ne connais qu'Amati, par ses dessins du moins.

MADAME DOMINOIS.

Il envoie quelquefois de jeunes dames sauvages bien décolletées.

DOMINOIS.

Chaque pays a ses usages, madame Dominois.

HENRIETTE.

J'ai vu beaucoup de dessins signés Amati, mais je n'avais jamais entendu parler de leur auteur.

LA PRINCESSE.

Nous avons fait avec lui, le prince et moi, un voyage en Syrie. Il est très amusant; il a une femme charmante.

HENRIETTE, naïvement et comme malgré elle.

Il vous l'a dit?

LA PRINCESSE.

Je l'ai vue.

HENRIETTE, étonnée.

Vous l'avez vue?

LA PRINCESSE.

Elle l'accompagne partout.

HENRIETTE, stupéfaite.

Ah!

LA PRINCESSE.

Une blonde vaporeuse, Parisienne jusqu'au bout des ongles ! Cela paraît vous étonner, madame ?

HENRIETTE, s'efforçant de sourire.

Je me demande comment on peut voyager dans ces pays sauvages en compagnie d'une femme.

LA PRINCESSE.

Madame de Morangis est très courageuse et Tristan est un mari modèle.

HENRIETTE.

Vraiment ! A-t-il des enfants ?

LA PRINCESSE.

Non, madame, et c'est là, je crois, un gros chagrin.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, GENEVIÈVE, puis SUZANNE.

GENEVIÈVE, entrant tout éplorée.

Maman, pardonne-moi, j'ai cassé ma poupée.

HENRIETTE.

Ah ! Geneviève, viens. (Elle la regarde vivement, à part.) Tu ne ressembles qu'à moi ! (Elle l'embrasse violemment.) Je vous demande pardon, madame, je ne peux pas voir pleurer ma fille.

GENEVIÈVE.

Mais toi aussi, maman, tu pleures.

HENRIETTE.

C'est ta faute, méchante enfant, tu viens tout en larmes parce qu'une poupée est cassée.

GENEVIÈVE.

Alors, tu me pardonnes ?

HENRIETTE.

Oui, chère enfant, je te pardonne.

SUZANNE.

Ce n'est pas Geneviève, madame, c'est moi qui ai été maladroite.

GENEVIÈVE.

Maman a pardonné.

SUZANNE.

Le prince Serdza !

DOMINOIS.

Vous connaissez le prince ?

SUZANNE.

Je l'ai vu très souvent chez mon père.

DOMINOIS, bas, à Henriette.

Alors il est jugé.

SUZANNE, allant au prince et lui tendant familièrement la main.

Bonjour, prince.

HENRIETTE, à la princesse.

Mademoiselle de Rochetin.

LA PRINCESSE.

Ah ! mademoiselle, le prince m'a bien souvent parlé de

vous. Je ne m'attendais pas à vous rencontrer chez madame de Morangis.

SUZANNE.

Je suis ici en voisine, madame.

DOMINOIS.

Suzette est chez nous en ce moment.

LA PRINCESSE, à part.

Elle est très jolie, cette fillette.

SUZANNE, à Henriette.

J'ai eu le plaisir de voir le prince à Vienne, quand j'y suis allée avec mon père ; vous étiez avec le peintre Amati qui m'amusait tant en me racontant ses voyages. Sa femme, une toute jeune femme, s'habillait en homme pour l'accompagner et elle ne manquait jamais d'oublier quelque chose, tantôt sa cravate, tantôt son gilet, tantôt... enfin tout ce qu'elle n'avait pas l'habitude de porter. J'en ai ri bien souvent. Mais j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer. Il est à Paris, votre ami Amati.

HENRIETTE, à part.

À Paris ?

LA PRINCESSE, avec joie.

Vraiment ?

HENRIETTE, s'efforçant d'être calme.

Comment le savez-vous, Suzanne ?

SUZANNE.

Ce matin, en allant à la messe pour faire plaisir à ma mère...

DOMINOIS, vivement.

Vous n'avez pas à faire plaisir à votre mère en ce moment, son trimestre est passé.

SUZANNE.

J'ai rencontré papa, je ne lui ai pas dit où j'allais, j'ai un peu menti.

MADAME DOMINOIS.

Vous lui avez parlé.

SUZANNE.

Oui, je lui ai parlé.

MADAME DOMINOIS.

Mais cela ne vous est permis que d'avril à juillet et nous sommes en décembre.

SUZANNE.

Cela m'est bien égal.

MADAME DOMINOIS.

Il y a jugement.

SUZANNE.

Tant pis pour lui. Quand je rencontre papa, j'embrasse papa, quand je rencontre maman, j'embrasse maman. Je n'ai rien fait à personne, moi, je ne suis pas une coupable qu'il faut juger. On n'a pas le droit de m'enlever un plaisir; c'est bien assez de régler ma vie comme une pénitence. J'ai vu mon père, il m'a offert son bras, nous nous sommes promenés longtemps sur le trottoir de gauche; il paraît que nous ne pouvions pas aller à droite, et papa m'a dit tout à coup : « Tu sais, le peintre Amati qui t'amusait tant avec ses histoires... il est à Paris. Je l'ai rencontré ce matin autour du lac avec sa femme. » J'ai embrassé papa, j'ai pris avec ma femme de chambre un chemin détourné, et je suis entrée à l'église. Si les juges trouvent que j'ai commis un crime, qu'ils me condamnent.

MADAME DOMINOIS, à la princesse.

Je vous prie de croire, madame, que lorsque mademoiselle de Rochetin a passé dans notre intérieur ses six mois réglementaires, ses manières sont toutes différentes.

LA PRINCESSE.

Mais je trouve mademoiselle de Rochetin absolument charmante. (Se levant et s'adressant à Henriette.) — Je ne partirai pas, madame, sans vous redire combien nous sommes heureux, le prince et moi, de votre gracieuse invitation.

Henriette salue. — La princesse sort avec le prince toujours digne et majestueux.
Henriette remonte pour les accompagner.

DOMINOIS.

Il n'a pas ouvert la bouche. (À Suzanne.) Trouverais-tu l'adresse de ce peintre célèbre ?

SUZANNE.

Très facilement.

DOMINOIS.

Nous l'inviterons à notre soirée.

MADAME DOMINOIS.

J'y pensais.

SCÈNE XIV

LUCIEN, DOMINOIS, HENRIETTE, MADAME
DOMINOIS, SUZANNE.

Lucien entre, tenant une lettre.

HENRIETTE.

Lucien ! Heureusement qu'il n'était pas là !

LUCIEN, à part.

Voici ma lettre, — elle est idiote, — je ne sais que dire...
Madame Dominois, si vous étiez veuve et si on vous deman-
dait votre main, que répondriez-vous.

MADAME DOMINOIS.

J'accepterais.

LUCIEN.

Ah ! oui... mais si vous vouliez refuser...

MADAME DOMINOIS.

Je répondrais que j'aime toujours mon mari.

LUCIEN, à part.

Voilà ma réponse à Gaston. (Remettant la lettre dans sa poche.)
Nous aimons toujours le défunt ! Je n'aurais pas trouvé ça,
moi.

DOMINOIS.

Et maintenant, partons. — (Salutations à Henriette.) Ma-
dame...

UN VALET, annonçant.

Monsieur de Boistétu.

MADAME DOMINOIS.

Un sénateur ?

DOMINOIS.

Un sénateur ! Je reste.

ACTE DEUXIÈME

Chez M. Dominois. — Un petit boudoir correspondant avec les salons par une galerie.

SCÈNE PREMIÈRE

SUZANNE, THÉRÈSE, puis MADAME DOMINOIS.

SUZANNE, tenant un journal.

Est-ce que tu comprends quelque chose à ce discours sur le divorce, toi ?

THÉRÈSE.

Mais, ma chère, c'est un très grand orateur. Il a eu un succès énorme au Cirque. Les femmes ont failli le porter en triomphe : papa y était !

MADAME DOMINOIS, entrant.

J'avais prié M. Dominois de m'acheter la photographie...
(Apercevant Thérèse.) Mademoiselle !

SUZANNE.

Vous ne reconnaissez pas mon amie Thérèse Duquey-lard ?

MADAME DOMINOIS.

Ah ! mademoiselle, comment se porte notre excellent notaire, M. Duqueylard ?

THÉRÈSE.

Mon père va très bien, madame, je vous remercie.

SUZANNE.

Thérèse est venue avant ses parents pour me tenir compagnie.

MADAME DOMINOIS.

J'avais prié M. Dominois de m'acheter la photographie de tous les hommes distingués que nous recevons ce soir, pour les reconnaître. Il m'en a apporté deux. Nous n'aurons que deux hommes célèbres ! Es-tu sûre, au moins, que ton oncle ait envoyé une invitation à ce dessinateur à la mode, Léo Amati, et à sa femme ?

SUZANNE.

Oui, ma tante !

MADAME DOMINOIS.

Il s'appelle Morangis, comme nos locataires. Ton oncle ne l'a pas oublié ?

SUZANNE.

Non, ma tante, je le lui ai rappelé.

MADAME DOMINOIS.

Cet artiste ne pourra pas se plaindre d'avoir été invité trop tard : il n'était pas à Paris.

SUZANNE.

Et puis, mon oncle a ajouté sur l'invitation deux ou trois phrases aimables.

MADAME DOMINOIS.

M. Dominois a écrit quelque chose : alors c'est une bêtise.

SUZANNE.

Pourquoi, ma tante ?

MADAME DOMINOIS.

Tu ne connais pas M. Dominois. Je ne le connais bien moi-même que depuis quelques jours. J'ai fermé les yeux pendant vingt ans, mais depuis que je les ouvre... je lui vois tous les défauts ; il les a tous !... Je me faisais une fête de donner ce bal ; eh bien, ma joie est gâtée par M. Dominois ; je vais lui faire une scène.

Elle remonte vivement.

THÉRÈSE.

Reprenons vite notre journal .

SUZANNE.

Je t'assure que ça ne m'intéresse pas du tout.

THÉRÈSE.

Mais, ma chère, ça doit intéresser toutes les demoiselles à marier !

SUZANNE.

C'est que je ne suis pas à marier, moi.

THÉRÈSE.

Es-tu sotte, jolie comme tu es !... Je remarque au contraire, que tous les jeunes gens sont très aimables pour toi.

SUZANNE, gaiement.

Oh ! quand on est aimable pour ton amie Suzette, ça ne tire pas à conséquence. On sait bien qu'une jeune fille dans

ma situation ne se marie pas facilement. Mes bons parents Dominois me le disent tous les jours. Voilà pourquoi je suis libre avec tout le monde : c'est que je n'ai rien à redouter de personne ; je suis un garçon.

THÉRÈSE.

Alors, tu renonces à te marier ?

SUZANNE.

Je n'y pense pas et j'ai bien raison. Papa voudrait pour gendre un homme du monde, aimable, spirituel, un peu bruyant.

THÉRÈSE.

C'est très bien.

SUZANNE.

Maman, elle, voudrait un bon jeune homme, timide, vertueux...

THÉRÈSE.

Moi, je me rangerais de l'avis de mon père.

SUZANNE.

Oh ! non, jamais. Je les aime également tous les deux, quoiqu'ils soient brouillés, et je ne voudrais à aucun prix marquer une préférence. Alors comme mon mari ne pourrait convenir à l'un et à l'autre, je resterai fille.

THÉRÈSE.

Eh bien, moi, j'aurais juré que tu aimais M. de Gi-vray.

SUZANNE.

Es-tu folle ?

THÉRÈSE.

Oh ! comme tu as rougi !

SUZANNE.

On rougirait à moins. Tu me parles de M. de Givray que je vois tous les jours... chez madame de Morangis. Mais j'en ai beaucoup entendu parler chez papa. Il était amoureux d'une chanteuse ; maintenant il est amoureux d'une princesse.

THÉRÈSE.

En attendant, le pauvre jeune homme...

SUZANNE.

Une princesse très belle, la princesse Serdza. Chez maman aussi, on a parlé de lui et on en a dit tant de mal que j'en ai pleuré toute la nuit.

THÉRÈSE.

Ah ! ah ! tu vois bien !

SUZANNE.

Parce qu'il est le frère de madame de Morangis que j'adore. Pauvre Henriette ! je l'ai trouvée aujourd'hui tout en larmes. Bien certainement, elle a eu, depuis hier, une grande douleur.

THÉRÈSE.

Tu crois ?

SCÈNE II

LES MÊMES, DOMINOIS, puis LUCIEN.

DOMINOIS, *entrant furieux.*

Madame Dominois me reproche maintenant de n'avoir pas engagé assez d'hommes célèbres. Ce n'est pas l'embarras, elle a raison cette fois ; nous n'avons ce soir qu'un homme de lettres et il n'est connu que comme sous-préfet. (A Suzanne.) Es-tu sûre de m'avoir exactement donné l'adresse de ce dessinateur ?

SUZANNE.

J'ai dit à ma tante qu'on l'aurait chez le prince Serdza.

DOMINOIS.

C'est madame Dominois qui l'a prise ? alors elle n'est pas exacte.

SUZANNE.

Pourquoi, mon oncle ?

DOMINOIS.

Parce que tu ne connais pas madame Dominois ! Moi, je ne la connais complètement que depuis trois jours ; j'ai fermé les yeux pendant vingt-deux ans... Mais je ne veux pas m'attrister ce soir, il faut que je sois calme et enjoué. (Regardant.) J'avais laissé ici mon journal. (Le voyant dans les mains de Thérèse.) Ah !

THÉRÈSE, *embarrassée.*

Je me suis permis d'y jeter les yeux...

DOMINOIS.

Ah ! J'avais glissé dedans une liste manuscrite de ma main.

SUZANNE.

La voici, mon oncle.

DOMINOIS.

Merci. (A part.) C'est la liste des sénateurs.

SUZANNE, à part.

Monsieur Lucien !

LUCIEN, du fond.

Mon cher monsieur Dominois, vous m'avez prié de venir de bonne heure et me voici !

DOMINOIS.

De bonne heure, cher ami ? (Regardant sa montre.) Je ne trouve pas ; c'est dans ces occasions qu'on juge un ami.

LUCIEN, à Suzanne.

Je vais profiter, mademoiselle, de ce que j'arrive avant tout le monde pour vous demander la première valse.

SUZANNE.

Avec grand plaisir, monsieur.

DOMINOIS, à part, avec dépit.

Cher ami, j'ai à vous parler.

THÉRÈSE.

Vois-tu, il t'a demandé tout de suite la première valse.

LUCIEN.

Mademoiselle Duqueylard voudra bien aussi m'accorder un quadrille ?

DOMINOIS.

Il me quitte, il n'est pas poli.

THÉRÈSE.

Oui, monsieur, le troisième ! J'ai déjà des engagements.

SUZANNE.

Tu vois bien qu'il t'invite aussi.

THÉRÈSE.

Oh ! moi, un quadrille. Tu saisis la nuance. Aussi je ne lui ai accordé que le troisième. Ce n'est pas que je sois jalouse de toi. Oh ! non, mais j'ai voulu lui montrer que j'avais compris.

SUZANNE.

Folle !

Elles sortent à gauche, premier plan.

LUCIEN, qui suivait toujours Suzanne de près.

Elle est ravissante, en toilette de bal, mademoiselle de Rochetin.

DOMINOIS.

Très gentille aussi, mademoiselle Duqueylard, et ce sera une femme sérieuse. Elle lisait tout à l'heure le fameux discours de... vous savez bien... le nom ne me vient pas... quoique célèbre... en faveur du divorce.

LUCIEN.

Elle s'occupe du divorce, à dix-sept ans ?

DOMINOIS.

Cela indique une certaine prévoyance.

LUCIEN.

C'est abominable !

DOMINOIS.

Cependant, sans accorder aux femmes plus d'importance qu'elles n'en méritent...

LUCIEN.

Vous vous imaginez que j'épouserai une jeune fille qui répondrait oui à M. le maire, d'une voix angélique, en pensant : « Mais s'il me déplaît, oh ! ce ne sera pas long, je passerai à un autre. » Jamais ! jamais ! jamais ! J'aimerais mieux être trompé plus tard sans préméditation.

DOMINOIS.

Eh bien, vous avez tort ; en me plaçant à un point de vue humanitaire, je trouve que ce qui enlève au mariage de sa gravité, c'est qu'il est éternel.

LUCIEN.

Bah !

DOMINOIS.

Un mari éternel, une femme sempiternelle !... C'est tout de suite drôle... pour la galerie.

LUCIEN.

Vous avez des aperçus tout à fait ingénieux, monsieur Dominois.

DOMINOIS.

N'est-ce pas ?

LUCIEN.

Mais avouez au fond que, pendant vingt-deux ans, vous avez été très heureux avec votre femme.

DOMINOIS.

Heureux ! Vous appelez cela heureux ! Je me résignais,

voilà tout. Je me disais : Puisqu'il faudra la supporter toute ma vie, trouvons-la supportable... Mais, si ce n'est plus une obligation ni un devoir... si tous les gens mariés à perpétuité...

LUCIEN.

Peuvent être graciés...

DOMINOIS.

Amnistiés... je serais bien bête de ne pas user...

LUCIEN.

De cette mesure libérale ?

DOMINOIS.

Précisément ; et tous les jours je découvre à ma femme un nouveau défaut.

LUCIEN.

Voilà un joli résultat !

SCÈNE III

DOMINOIS, LUCIEN, MADAME DOMINOIS.

MADAME DOMINOIS.

Ah ! monsieur Lucien ! Madame votre sœur est là ?

LUCIEN.

Henriette a été un peu souffrante, elle viendra plus tard.

MADAME DOMINOIS, à part, vexée.

Ah ! (Haut.) Il me semble qu'un véritable ami aurait remarqué ma toilette.

LUCIEN, à part.

Ah ! sapristi ! quelle faute ! (Haut.) Elle est merveilleuse.

DOMINOIS.

Si vous étiez un ami sincère, vous la trouveriez extravagante.

LUCIEN.

Ah ! mon cher monsieur Dominois !..

MADAME DOMINOIS.

Si M. Lucien vous aimait, il vous dirait que vous êtes ridicule avec votre gardénia à la boutonnière et vos cheveux en coup de vent !

LUCIEN.

Oh ! madame Dominois !

DOMINOIS.

Regardez madame Dominois, et soyez franc !

MADAME DOMINOIS, le faisant retourner.

Regardez bien M. Dominois et soyez sincère.

DOMINOIS.

Oh ! madame, pas de violences ! Nous n'avons plus que quelques semaines à nous subir, subissons-nous.

MADAME DOMINOIS.

Oui, monsieur, subissons-nous.

LUCIEN.

Ouf ! (A part.) On ne peut jamais être à la fois l'ami du mari et celui de la femme, à moins de tromper le mari... et je ne me suis pas engagé à cela.

DOMINOIS, revenant à madame Dominois.

J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer : la loi passera au Sénat !

MADAME DOMINOIS.

Je l'espérais.

DOMINOIS.

Moi j'en suis sûr : j'ai pointé les sénateurs.

MADAME DOMINOIS.

Je les ai pointés aussi.

LUCIEN.

Ah bah !

MADAME DOMINOIS.

Il n'y en a que treize douteux.

DOMINOIS.

Cinq seulement !

LUCIEN, rient.

Pas davantage ?

DOMINOIS.

Pas davantage !

MADAME DOMINOIS.

Cependant, comme douteux, nous avons d'abord M. du Plantain.

DOMINOIS.

Oh ! il est brouillé avec sa femme, il ne demandera pas mieux.

MADAME DOMINOIS.

Mais M. de Bréderode qui vient de se marier.

DOMINOIS.

Avec une femme si laide ! Il ne doit pas tenir à la garder.
Je l'ai vue, madame de Bréderode.

MADAME DOMINOIS.

Nous avons, par exemple M. de Boistétu.

DOMINOIS.

Il n'est pas douteux, il votera pour la loi.

MADAME DOMINOIS.

Cependant, il est veuf !

DOMINOIS.

Oui, mais avant, sa femme l'avait fait mourir de chagrin.

LUCIEN.

Permettez, c'est elle qui est morte.

MADAME DOMINOIS.

Parce que les femmes sont toujours trop bonnes.

LUCIEN.

Je n'y pensais pas. Alors voilà votre classement ?

DOMINOIS.

En savez-vous un autre ?

LUCIEN.

Non pas, c'est le meilleur.

MADAME DOMINOIS, vivement.

Un inconnu !

LUCIEN.

Le comte Bolesco, un Valaque.

MONSIEUR et MADAME DOMINOIS.

Ah !

SCÈNE IV

LES MÊMES, BOLESCO.

BOLESCO.

Ah ! monsieur de Givray, vous allez me rendre un service, je ne connais ni monsieur ni madame Dominois...

LUCIEN.

Les voici... Le comte Bolesco.

BOLESCO.

Je tenais à vous remercier, madame, de votre gracieuse invitation.

MADAME DOMINOIS.

C'est nous qui sommes flattés...

DOMINOIS.

Très flattés. Nous avons l'honneur de connaître beaucoup un de vos compatriotes : le prince Serdza.

BOLESCO.

Ah !

DOMINOIS.

Et la princesse, une femme admirable !

BOLESCO, avec orgueil,

N'est-ce pas ?

DOMINOIS.

Une de ces femmes dont le mari a le droit d'être fier.

BOLESCO, saluant modestement.

Oh ! mon Dieu ! je ne ferai pas le modeste.

DOMINOIS, étonné.

Je parle du prince.

BOLESCO.

Je suis son prédécesseur.

DOMINOIS, ahuri.

Ah !

LUCIEN, à Dominois.

C'est ce qu'on appelle mettre les pieds dans le plat.

BOLESCO.

Il me semble que si l'un de nous deux doit être fier...

LUCIEN.

C'est l'inventeur.

BOLESCO.

Il me semble. Ceux qui sont venus ou qui viendront après moi...'

LUCIEN.

Ne sont plus que des vulgarisateurs.

BOLESCO.

Il me semble.

MADAME DOMINOIS à son mari.

Il a raison ; ainsi pour moi, c'est vous qui aurez eu tout l'honneur.

DOMINOIS

Oh ! le prince et la princesse qui viennent de ce côté.

MADAME DOMINOIS, bas.

Il faut le prévenir.

DOMINOIS.

Je crois bien ! S'il se trouvait en face de son successeur...
(Allant gravement à Bolesco.) Je crois accomplir un devoir de maître de maison en vous prévenant que le prince Serdza et la princesse se dirigent de ce côté.

BOLESCO, très simplement.

Eh bien ?

LUCIEN.

Eh bien ?

DOMINOIS.

J'aurais pensé que vous auriez pu trouver gênant de vous rencontrer.

BOLESCO, même jeu.

Pourquoi donc ?

DOMINOIS, interloqué.

Ah !

LUCIEN, gaiement.

Oui. Pourquoi ?

BOLESCO.

N'est-ce pas ? je suis très bien avec Serdza.

MONSIEUR et MADAME DOMINOIS.

Ah!

BOLESCO.

Je lui demanderai des nouvelles de mon fils, qui est le sien maintenant ; je veux dire : le nôtre ; un enfant de treize ans, charmant, qu'il élève très mal, dit-on. (*Regardant à droite.*) Toujours belle, la princesse ! Serdza a vieilli.

MADAME DOMINOIS.

Je suis curieuse de savoir comment ça va se passer.

DOMINOIS.

Il faut que je m'habitue à cette situation-là.

SCÈNE V

LES MÊMES, LE PRINCE, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE, *entrent au bras du prince.*

Ah ! monsieur de Givray, il faut venir à vous.

LUCIEN.

J'ignorais, princesse, que vous étiez arrivée.

LA PRINCESSE.

Tiens, Bolesco ! Vous allez bien ?

BOLESCO.

Très bien, princesse ; mais vous aussi : vous avez embelli.

LE PRINCE.

N'est-ce pas ?

BOLESCO.

Mes compliments, cher ami !

LE PRINCE.

Je les accepte, mon cher.

Ils se serrent la main.

BOLESCO.

Comment va notre fils Grégory ?

LE PRINCE.

Solide comme un chêne, ce garçon-là. Il tient de vous.

LA PRINCESSE.

Toujours un peu paresseux.

LE PRINCE, regardant Bolesco.

Naturellement !

DOMINOIS, à part.

Eh bien, c'est très simple. Ça ne les gêne pas du tout !

MADAME DOMINOIS.

Comme c'est facile !

LUCIEN.

Moi, j'en suis touché.

BOLESCO, bas, à la princesse.

Vous êtes heureuse dans votre nouvelle situation ?

LA PRINCESSE.

Très heureuse !

BOLESCO.

Le prince passe pour un peu brutal.

LA PRINCESSE.

Je m'y suis faite.

BOLESCO.

Allons, tant mieux! tant mieux! (Haut.) C'est par les journaux, princesse, que j'ai appris que vous étiez à Paris. Il n'a été bruit pendant huit jours que de votre succès à l'ambassade japonaise.

LE PRINCE.

Un succès immense, Bolesco. La princesse était en vestale, moi j'étais en pierrot.

BOLESCO.

La princesse avait déjà obtenu le même succès avec moi dans le costume de Diane chasseresse.

LE PRINCE.

Le costume exact?

BOLESCO.

A peu près. Moi, j'étais en Hercule.

LUCIEN, à part.

Ils se rappellent leurs petits souvenirs, c'est charmant.

LA PRINCESSE.

J'ai su, mon pauvre Bolesco, que vous étiez épris d'une chanteuse à la mode.

BOLESCO.

Je vous jure...

LA PRINCESSE.

Oh! ne jurez pas, ça ne me regarde plus.

BOLESCO.

Heureusement, car jalouse comme je vous connais...

LE PRINCE, vivement.

La princesse n'est pas jalouse.

BOLESCO, se rengorgeant.

Elle l'était de mon temps.

LE PRINCE, vexé.

Pourquoi ne le serait-elle plus du mien?

LA PRINCESSE.

Parce que je vous sais vertueux, prince.

LE PRINCE.

Vertueux! vertueux! pas plus que Bolesco!

LUCIEN, à part.

Comme c'est nature!

LA PRINCESSE.

Et puis le caractère se modifie avec l'âge.

LE PRINCE.

Voulez-vous me faire croire que vous êtes moins jeune que de son temps?

LA PRINCESSE, riant.

Ce n'est pas moi qui vous le dirai.

BOLESCO, très galant.

Vous serez toujours jeune, Eva!

LE PRINCE, très vexé.

Je vous prie, Bolesco, de ne pas appeler ma femme Eva tout court.

BOLESCO.

Je vous demande pardon, prince, c'est une ancienne habitude.

LE PRINCE.

Prétendez-vous garder toutes vos anciennes habitudes?

LUCIEN.

Ce serait exorbitant!

LA PRINCESSE.

Vous êtes de grands enfants! Bolesco, voulez-vous me conduire au buffet?

LE PRINCE.

Permettez, princesse, je suis là.

LA PRINCESSE.

Merci, mais Bolesco est gourmet, lui, il me choisira les bonnes choses. Vous n'y entendez rien.

LE PRINCE.

Je vous prouverai que je m'y entends aussi bien que Bolesco.

LA PRINCESSE.

Eh bien, je prendrai des deux mains.

LE PRINCE.

C'est là, justement, ce que je ne veux pas.

LA PRINCESSE.

Alors n'en parlons plus; offrez-moi votre bras, monsieur de Givray.

LUCIEN.

Très volontiers, princesse.

DOMINOIS, à part.

Maintenant, je retrouverais madame Dominois au bras de mon successeur, que cela ne me ferait rien du tout, j'aurais même du plaisir.

LE PRINCE, à Bolesco.

Elle nous boude.

BOLESCO.

C'est votre faute, tout vous fâche !

MADAME DOMINOIS.

Ils vont se disputer.

DOMINOIS.

Dans nos salons ! Je ne les quitte pas.

LE PRINCE, très simplement.

Voulez-vous faire un whist ?

BOLESCO, de même.

Avec plaisir ! (Il prend le prince amicalement par le bras.) Êtes-vous heureux dans votre nouvelle situation ?

LE PRINCE.

Très heureux !

Ils remontent.

BOLESCO.

La princesse a toujours été un peu capricieuse.

LE PRINCE.

Elle est charmante !

BOLESCO.

Allons, tant mieux, tant mieux !

Ils sortent.

DOMINOIS, stupéfait.

Ils sont intimes !

Monsieur et madame Dominois les suivent.

SCÈNE VI

LA PRINCESSE, LUCIEN.

LUCIEN.

Vous ne craignez pas de les laisser ensemble ?

LA PRINCESSE.

Pourquoi donc ?

LUCIEN.

Des rivaux !

LA PRINCESSE.

Ce ne sont pas des rivaux, ce ne sont que des maris.

LUCIEN.

C'est juste.

LA PRINCESSE.

Pourquoi ne m'aviez-vous jamais dit que vous aviez une sœur qui s'appelle madame de Morangis ?

LUCIEN.

Parce que lorsque je suis avec vous, princesse, je ne pense qu'à vous.

LA PRINCESSE.

C'est aimable, mais ce n'est pas une raison. Si vous avez un motif, je le devinerai. Les femmes devinent tout. Mais

ce n'est pas de madame de Morangis que je veux vous parler, c'est de moi.

LUCIEN, très galant.

A la bonne heure !

LA PRINCESSE.

Savez-vous que vous m'avez tout à fait compromise à l'ambassade japonaise ?

LUCIEN.

Si je vous ai causé le moindre souci, j'en suis désespéré.

LA PRINCESSE.

Un journal a écrit que vous aviez été pour une très noble et très belle étrangère d'une galanterie que n'autorisait pas son costume; on ne pouvait s'y tromper, j'étais en vestale.

LUCIEN.

Le lendemain le journal a rectifié...

LA PRINCESSE.

Très sottement. Il a dit qu'il y avait erreur, que ce n'était pas moi.

LUCIEN, souriant.

Cela vous a contrariée ?

LA PRINCESSE.

Beaucoup. On va croire que c'est la marquise Papoli, qui était en Minerve. La vérité est que vous avez été très galant. Vous m'avez même avoué que vous m'aimiez.

LUCIEN.

Je vous l'avouerai toute ma vie.

LA PRINCESSE.

Vous êtes très enthousiaste.

LUCIEN.

Qui ne le serait près de vous ?

LA PRINCESSE.

Là ! là ! calmons-nous. Voulez-vous causer un peu raison avec moi ?

LUCIEN.

J'aimerais mieux autre chose.

LA PRINCESSE.

Quand je dis raison, je veux dire froidement. Ce n'est pas encore là ce que vous demandez ! Mais je suis très méthodique, moi.

LUCIEN.

Je vous écouterai... je vous écouterai jusqu'à la fin du monde, là, en vous regardant.

LA PRINCESSE.

Si vous me regardez de cette façon-là, vous ne m'entendrez pas.

LUCIEN.

C'est égal !

LA PRINCESSE.

Comment, c'est égal ! voilà bien un mot de Français. Mais ce que j'avais à vous dire est très sérieux.

LUCIEN.

Aussi sérieux que vous voudrez.

LA PRINCESSE.

A la bonne heure ! Ainsi, vous m'aimez vraiment ?

LUCIEN.

En doutez-vous encore ?

LA PRINCESSE.

D'un amour véritable ?

LUCIEN.

De l'amour le plus ardent.

LA PRINCESSE.

Et le plus sincère ?

LUCIEN.

Et le plus sincère.

LA PRINCESSE.

Eh bien, il ne m'en coûte pas de confesser que de mon côté...

LUCIEN.

Je ne vous déplaïs pas ?

LA PRINCESSE.

Non.

LUCIEN.

Ah ! princesse !

LA PRINCESSE.

Alors, puisque nous nous aimons bien décidément...

LUCIEN.

Alors?...

LA PRINCESSE.

Je vais en parler à mon mari.

LUCIEN, ahuri.

A votre... mari ?

LA PRINCESSE.

Pour abrégér les délais.

LUCIEN, de même.

Les délais...

LA PRINCESSE.

Vous aimez mieux que je ne lui en parle pas ?

LUCIEN.

Je vous l'avoue.

LA PRINCESSE.

Vous avez raison, il vaut mieux que cela vienne de lui.

LUCIEN.

De lui !

LA PRINCESSE.

Ça supprimera les discussions. Ne vous préoccupez de rien, j'en fais mon affaire. Je vais, dès ce soir, me rendre insupportable.

LUCIEN.

Ah !

LA PRINCESSE, tendrement.

Adieu, je vous jure que je ne vous ferai pas attendre longtemps.

Elle sort.

LUCIEN, ahuri.

Elle veut donc que je l'épouse ! Elle veut que je succède au prince comme il a succédé à Bolesco ! Dans quelle chausse-trape suis-je tombé ! (Il se retourne et se retrouve en face de Gaston.)
Gaston !

SCÈNE VII

LUCIEN, GASTON.

GASTON.

Je te cherchais.

LUCIEN.

Tu ne m'avais pas dit que tu étais invité.

GASTON.

Je ne l'étais pas. Je me suis fait présenter, je tenais à venir.

LUCIEN.

Pourquoi ?

GASTON.

Pour revoir madame de Morangis.

LUCIEN.

Tu n'as donc pas reçu ma lettre ?

GASTON.

Si.

LUCIEN.

Eh bien ?

GASTON.

Eh bien, elle est très amusante, ta lettre !

LUCIEN.

Amusante ?

GASTON.

Ton amour pour le défunt est du plus haut comique.

LUCIEN.

Voilà une expression que je n'accepte pas.

GASTON.

Et tu m'as écrit sans même consulter madame de Morangis ?

LUCIEN.

Qui te l'a dit ?

GASTON.

Je l'ai rencontrée aujourd'hui dans un salon. Elle m'a salué de son plus gracieux sourire et elle m'a parlé comme à l'ordinaire.

LUCIEN, à part.

Je n'avais pas prévu cela.

GASTON.

Tu reconnaitras qu'il est difficile de qualifier une pareille façon d'agir.

LUCIEN.

Vas-tu me chercher querelle ?

GASTON.

Je ne le peux pas, puisque j'aspire à devenir ton beau-frère.

LUCIEN.

C'est un scrupule inutile. Je ne crois pas avoir à expliquer ma conduite. Je n'ai pas consulté Henriette parce que je connaissais ses sentiments.

GASTON.

Es-tu sûr de les connaître ? Est-ce à toi que madame de Morangis ferait ses confidences ?

LUCIEN.

Tu n'as pas à douter de ma parole.

GASTON.

Pourquoi, hier, as-tu subitement changé de ton quand je t'ai annoncé mes intentions ? Pourquoi n'as-tu plus voulu accepter de moi un service que j'étais heureux de te rendre ?

LUCIEN.

Parce que je prévoyais la réponse que j'aurais à te faire. Il ne manque pas de femmes charmantes qui accueilleront ta demande avec joie ; tu seras le meilleur des maris, et si j'avais une fille, je te la donnerais tout de suite. Mais ici tu te trompes, renonce à tes projets.

GASTON.

Y renoncer ! comme on renonce à un mariage de convenance qui ne convient plus ! Tu m'as donc bien mal compris ? Mais cette résistance inexplicable de ta part, cet obstacle imprévu, me fait mieux sentir quelle passion est la mienne. Et qui te dit que je ne sois pas aimé ?

LUCIEN.

Voilà ce que rien ne peut t'autoriser à croire. J'ai voulu ménager ton amour-propre en t'épargnant un refus direct.

GASTON.

Eh bien, je le veux, ce refus... Je le veux de sa bouche même.

LUCIEN.

Et moi, je veux à tout prix empêcher un entretien pénible pour elle comme pour toi.

GASTON.

Tu ne l'empêcheras pas, car la voici.

LUCIEN, voulant le retenir.

Gaston!

Gaston est déjà pris d'Henriette qui entre en souriant.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, HENRIETTE, puis DOMINOIS.

HENRIETTE.

Ah! monsieur de Verdeilhan, je ne savais pas que nous aurions le plaisir de vous voir, ce soir.

LUCIEN, résolument.

Gaston est venu pour toi.

HENRIETTE, étonnée.

Pour moi?

LUCIEN.

Et je te dirai maintenant la vérité, puisqu'il le faut. M. de Verdeilhan s'est mis en tête que tu songeais à te remarier.

HENRIETTE.

Me remarier?

LUCIEN.

Et il m'avait chargé de te demander ta main.

HENRIETTE, interdite.

M. de Verdeilhan?

LUCIEN, à Gaston.

Là, que te disais-je?

GASTON.

Lucien devait vous dire, madame, que c'est ma vie entière que je vous offre. J'ai renoncé à ma carrière.

HENRIETTE.

Pour moi?

GASTON.

Pour n'avoir plus d'autre préoccupation que vous. Lucien, que je croyais mon ami, et qui me connaît bien, devait vous dire que vous n'êtes pas pour moi une femme... que j'aime : vous êtes la femme adorée, la seule...

HENRIETTE, l'interrompant, avec une émotion violente.

Monsieur de Verdeilhan, je ne me consolerais jamais si je pensais qu'une seule de mes paroles ait pu vous tromper... sur mes idées.

GASTON.

Vous refusez?

HENRIETTE.

Je ne vis plus que pour ma fille.

GASTON.

Vous savez bien que votre fille serait la mienne, elle m'aime déjà et vous ne pouvez pas rester veuve, à votre âge.

HENRIETTE.

Je resterai ce que je suis, et je vous supplie de ne pas insister.

GASTON.

Si Lucien vous avait dit ce qu'il sait, que je vous appartiens, qu'il n'y a plus à me prendre ou à me laisser ! Je suis à vous.

HENRIETTE.

Je vous supplie encore de ne pas me parler ainsi, je vous jure que ce n'est pas généreux.

GASTON, la regardant avec étonnement.

Pourquoi ?

HENRIETTE.

Parce que je suis trop loyale pour ne pas reconnaître que j'étais heureuse de votre amitié. J'aurais dû penser qu'elle pourrait prendre un autre caractère.

GASTON.

Et voilà ce que vous vous reprochez ?

HENRIETTE.

Je me reproche votre amour pour moi, puisque vous devez en souffrir.

GASTON.

Et vous ne trouvez pas autre chose à me répondre ?

HENRIETTE.

Pardonnez-moi et oubliez-moi.

GASTON.

Je ne sais à quel sentiment vous cédez. Je ne peux pas croire que votre résolution soit irrévocable. Ne répondez pas. Quoi qu'il arrive, mon existence à moi est fixée. Vous m'avez dit de vous oublier, comme si je le pouvais. C'est me donner l'ordre de ne plus vous revoir, j'obéirai. (Sa retournant vers Lucien.) Mais je voudrais bien ne pas me brouiller avec toi, Lucien.

LUCIEN.

Non, non, Gaston, je resterai toujours ton ami.

HENRIETTE, bas à Lucien.

Donne-moi ton bras, Lucien. Je ne veux pas qu'il me voie pleurer.

Ils sortent.

GASTON.

Pourquoi me repousse-t-elle ainsi ?

DOMINOIS, entrant, à Gaston.

Nous avons le célèbre Léo Amati, le dessinateur à la mode.

GASTON.

Je vous en félicite, monsieur.

DOMINOIS.

Il vient d'entrer avec sa femme. Elle est charmante. Les voilà qui passent.

GASTON.

Oui, oui, je les vois parfaitement.

Il sort.

DOMINOIS.

Il a l'air préoccupé, ce jeune homme.

SCÈNE IX

DOMINOIS, BOLESCO, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE, entrant avec Bolesco.

Non, non, Bolesco, je vous assure que le prince est insupportable.

BOLESCO.

Depuis quand? C'est ainsi que vous avez commencé avec moi quand l'idée vous est venue de rompre.

LA PRINCESSE, souriant.

Vous, au moins, vous n'avez pas été entêté.

BOLESCO.

Oh! pas du tout.

DOMINOIS, allant à eux.

Nous avons le célèbre Léo Amati.

LA PRINCESSE.

Tristan? Nous venons de le voir.

DOMINOIS.

Avec sa jeune femme.

LA PRINCESSE.

Qui est ravissante ce soir, n'est-ce pas, Bolesco?

BOLESCO.

Je l'ai toujours trouvée adorable, moi, madame de Morangis.

DOMINOIS, d'abord étonné.

Ah! oui, la femme de l'artiste. C'est que nous avons une voisine qui s'appelle aussi de Morangis. Ça me trouble un peu, mais je m'y ferai.

BOLESCO.

Mais Tristan m'a dit cent fois qu'il n'avait ni parent ni homonyme en France.

DOMINOIS.

Vous voyez bien qu'il se trompe.

LA PRINCESSE.

Tristan, lui, est des environs de Bordeaux.

DOMINOIS, sérieux.

Madame de Morangis aussi.

LA PRINCESSE.

Du petit village de Léognan.

DOMINOIS.

Madame de Morangis aussi.

BOLESCO et LA PRINCESSE.

C'est bien extraordinaire.

DOMINOIS.

Et elle ne connaîtrait pas ce monsieur qui porte le même nom qu'elle et qui est du même village ?

BOLESCO.

Voilà qui, pour moi, explique bien des choses ; Tristan a souvent fait allusion devant moi à une ancienne liaison.

DOMINOIS.

Une ancienne liaison !

BOLESCO.

Il en parlait très discrètement.

DOMINOIS.

Nous nous serions trompés à ce point !

LA PRINCESSE.

Voyons, Bolesco, vous n'y pensez pas, la sœur de M. de Givray !

DOMINOIS.

De Givray ! Est-ce bien son nom ?

LA PRINCESSE.

Comment, est-ce bien son nom ?

DOMINOIS.

On se fait si facilement noble en France. Ainsi moi, pendant un temps, j'avais mis une apostrophe — D — apostrophe — Ominoïis. Je l'ai supprimée, parce qu'on ne la remarquait pas.

LA PRINCESSE.

Non, non, ce n'est pas possible.

BOLESCO.

Ces aventures-là ne sont pas rares à Paris.

LA PRINCESSE.

Vous aussi !

DOMINOIS.

Des locataires que j'avais choisis, madame ! choisis moi-même pour avoir des gens du monde.

Madame Dominois paraît au bras du prince.

SCÈNE X

LES MÊMES, LE PRINCE, MADAME DOMINOIS.

DOMINOIS.

Venez, madame Dominois, vous allez apprendre une étrange nouvelle.

MADAME DOMINOIS.

Qu'est-il arrivé ?

DOMINOIS.

Nous avons, ce soir, dans nos salons, deux dames de Morangis.

LE PRINCE, gaiment.

Tiens, tiens, tiens, tiens !

MADAME DOMINOIS.

Eh bien ! oui.

DOMINOIS.

Et il n'y a jamais eu qu'un seul M. de Morangis.

MADAME DOMINOIS.

Que voulez-vous dire ?

DOMINOIS.

Je veux dire que si l'une est vraie, l'autre est fausse.

LE PRINCE et BOLESCO.

Forcément.

DOMINOIS.

Puisque nous ne jouissons pas de la loi sur le divorce.

LE PRINCE, à part.

Non ! Pauvres gens !

MADAME DOMINOIS.

Alors, notre madame de Morangis à nous serait une aventurière ?

LA PRINCESSE.

C'est impossible !

MADAME DOMINOIS.

N'est-ce pas, madame ?... Une femme si distinguée...

DOMINOIS.

Oh ! oh ! la distinction s'acquiert. Ainsi, moi, par exemple, aujourd'hui...

MADAME DOMINOIS.

Des gens si riches ?

DOMINOIS.

Oh ! oh ! riches ! le jeune Lucien m'a emprunté trente mille francs. Il faut être bien à court d'argent pour emprunter si peu.

LE PRINCE.

Ce qui me préoccupe, moi, c'est la situation de Tristan.

BOLESCO.

Entre ses deux femmes.

LA PRINCESSE, s'appuyant au bras de Bolesco et sur celui du prince.

Ce serait intolérable !

LE PRINCE et BOLESCO, ensemble.

Intolérable !

BOLESCO.

Et la situation des deux femmes ?

LA PRINCESSE.

C'est à en tomber à la renverse !

DOMINOIS.

Dans mes salons !

MADAME DOMINOIS.

En plein bal !

DOMINOIS.

Il faut empêcher ça.

MADAME DOMINOIS.

Vous avez un moyen ?

DOMINOIS.

Je le trouverai ! Dussé-je... Je le trouverai. Je vais d'abord combler d'égards la vraie madame Tristan — la nouvelle — pour prouver à l'autre que nous avons compris.

MADAME DOMINOIS.

Moi aussi, je vais la combler de prévenances.

M. et madame Dominois s'esquivent. Lucien entre très troublé. — Il s'arrête à gauche, pendant que Tristan est seul au fond.

LE PRINCE.

C'est Tristan.

LA PRINCESSE.

Seul ?

LE PRINCE.

Seul. Est-ce que vous le préviendriez, vous, Bolesco ?

BOLESCO.

Ma foi non. C'est très délicat. Laissons faire M. Dominois.

LE PRINCE.

Oui, laissons faire M. Dominois,

LA PRINCESSE.

Si je n'avais appris cela qu'après mon mariage, j'aurais été obligée de divorcer encore.

SCÈNE XI

BOLESCO, LE PRINCE, TRISTAN, LUCIEN,
LA PRINCESSE.

TRISTAN, entrant gaiement, aux Valaques.

Je suis très surpris, moi. J'ai reçu une invitation presque affectueuse. J'ai cru qu'elle me venait d'un ancien ami dont

j'avais oublié le nom. Pas du tout. Je n'ai jamais vu M. Dominois... et à vrai dire, excepté vous, mes chers amis, je ne connais absolument personne dans ce salon. Je m'y attendais un peu.

LUCIEN, s'avançant, avec une résolution froide.

Princesse, voulez-vous me présenter à M. de Morangis ?

LE PRINCE et BOLESCO, ahurés.

Hein ?

TRISTAN, stupéfait.

Comment !

LA PRINCESSE, après un moment de trouble.

Avec grand plaisir... monsieur Lucien de Givray.

Tristan salué.

LUCIEN.

J'ai eu déjà l'honneur de rencontrer monsieur, sur les bords de la mer Noire ; il l'a peut-être oublié.

TRISTAN, très pöti.

Non, monsieur, je m'en souviens parfaitement.

LA PRINCESSE, étonnée.

Alors, vous êtes en pays de connaissance.

LUCIEN.

Oui, princesse, et si j'osais, je vous enlèverais un instant M. de Morangis pour lui demander, puisque le hasard me favorise, quelques renseignements que je ne retrouve plus dans mes notes. (À la princesse.) Vous ne vous doutiez pas que j'étais homme à écrire mes impressions de voyage ?

TRISTAN.

Vous me trouverez très disposé, monsieur, à vous donner tous les renseignements que vous désirerez.

LUCIEN.

Je n'ai pas oublié votre extrême courtoisie.

Ils se sont rapprochés.

LA PRINCESSE, allant au prince et à Bolesco.

Ils se parlent comme des gens du même monde. Alors, je n'y comprends plus rien du tout, moi.

BOLESCO.

Ni moi.

LE PRINCE.

Ni moi.

Ils sortent.

SCÈNE XII

TRISTAN, LUCIEN.

LUCIEN.

Je ne vous cacherai pas ma surprise, monsieur.

TRISTAN.

Je vous avouerai aussi, monsieur, que je ne m'attendais pas à vous trouver dans ce salon.

LUCIEN.

Votre première intention avait été de vous expatrier ; je le comprenais. M'autoriserez-vous à vous demander pour-quoi vous êtes rentré subitement en France ?

TRISTAN.

Voilà une question à laquelle j'aurais le droit de ne pas répondre. N'oubliez pas que je ne vous dois plus rien. Vous êtes venu me provoquer à Songoli ; je ne vous en ai pas voulu. Nous nous sommes battus, nous pouvons maintenant

nous revoir avec calme. Ce sera d'autant plus facile que je n'aurai à vous entretenir que de questions d'affaires. Je suis revenu momentanément en France pour régler ma situation avec madame de Morangis, pas dans mon intérêt, dans le sien.

LUCIEN.

Dans le sien ! Vous l'a-t-elle demandé ? Savez-vous si elle le désire ? Avez vous entendu parler d'elle depuis votre départ ?

TRISTAN.

Jamais. Vous seul auriez pu m'en parler et vous savez ce qui s'est passé. Je me suis trouvé dernièrement dans un salon, à Pesth, avec des négociants de Bordeaux. Ils parlaient de la terre de Mauriac, qu'on serait obligé de vendre, disaient-ils. Ce nom de Mauriac a attiré mon attention. Je ne me suis pas fait connaître, comme vous le pensez bien. Ils étaient très peu renseignés, d'ailleurs ; mais j'ai appris que monsieur votre père était mort, vous laissant, à madame de Morangis, votre sœur, et à vous des immeubles considérables. La loi en France est ainsi faite qu'elle ne donne aucune liberté d'action aux femmes mariées.

LUCIEN.

Le jour où vous êtes parti, monsieur, madame de Morangis a pris des vêtements de deuil. Elle s'est considérée comme veuve, et aux yeux du monde, elle passe pour telle.

TRISTAN.

Veuve !

LUCIEN.

C'est ainsi qu'elle a retrouvé le calme...

TRISTAN.

Mais, monsieur...

LUCIEN.

Et qu'elle a pu vivre dignement, sans jouer le triste rôle

des femmes abandonnées. Il serait cruel maintenant de troubler son repos pour des questions d'intérêt qui ne nous préoccupent pas.

TRISTAN.

C'est une situation qui ne peut se prolonger.

LUCIEN.

Cependant elle n'a pas d'issue.

TRISTAN.

Non, elle n'a pas d'issue, vous avez raison. Elle n'en a pas. Une séparation judiciaire n'y changerait rien et ce qu'il faudrait, c'est que je disparusse. Voilà où nous en sommes. J'avais entendu dire à l'étranger que les Chambres françaises préparaient une législation nouvelle sur le mariage et je suis bien étonné de ne trouver à Paris que l'indécision et le doute. Les faits sont là cependant. On peut discuter la théorie, mais les faits... Est-ce que notre situation n'est pas horrible? Je l'ai faite, soit! J'ai subi un entraînement auquel j'aurais dû savoir résister, oui! je souffre parce que j'ai mérité de souffrir. Je ne me plains pas. Mais elle! la femme, que lui reproche-t-on? Quel est son crime? Pourquoi la condamne-t-on à vivre éternellement seule? Parce que son mari a été coupable à vos yeux, vous ne lui rendrez jamais sa liberté! Elle est pour toujours attachée à un absent et elle n'a même pas le droit de se dire veuve!

LUCIEN.

Vous plaidez la cause du divorce?

TRISTAN.

Oui, j'appelle le divorce de tous mes vœux.

LUCIEN.

Parce qu'il vous permettrait d'épouser votre maîtresse.

TRISTAN.

Je ne sais, monsieur, si vous avez l'intention de m'offen-

ser. J'ai arrangé ma vie autrement que je ne devais peut-être; mais c'est chose faite, et, pour un galant homme, les liens les plus fragiles peuvent devenir les plus sacrés. Ce n'est plus au frère de madame de Morangis que je parle, c'est à monsieur Lucien de Givray qui a mon âge, qui aime sans doute et qui est aimé. Est-ce à nous de condamner la femme qui a été victime d'une de nos passions ou d'un de nos caprices? Elle savait qu'elle ne devait attendre de tous que le mépris; elle s'est humiliée et abaissée pour nous aimer. Hésiteriez-vous, s'il était possible de la relever? Je ne vous parle pas de moi; je ne me prononce pas sur ce que je ne ferai pas ou sur ce que je ferai, ce n'est pas l'heure d'y penser. — Mais vous me demandez si j'appelle de mes vœux le divorce, à moi qui vis depuis cinq ans avec cet horrible remords de n'avoir créé autour de moi que des malheurs irréparables!...

LUCIEN.

Je vous remercie, monsieur, de votre franchise.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, GASTON, puis HENRIETTE.

GASTON, qui est entré.

Adieu, Lucien, je pars.

LUCIEN.

Viens, Gaston, je veux te présenter M. Tristan de Morangis, mon beau-frère.

TRISTAN, voulant arrêter Lucien.

Monsieur...

GASTON, stupéfait.

Son mari!...

LUCIEN.

On le croyait mort. Mais de M. Morangis revient, au con-

traire, avec les meilleures intentions, ce qui n'est pas l'habitude des revenants. Il va proposer à ma sœur le divorce.

GASTON.

Le divorce?

LUCIEN.

Oui. Si nos législateurs s'y prêtent, et monsieur est persuadé qu'ils s'y prêteront, madame de Morangis deviendra légalement libre.

TRISTAN.

N'est-ce pas là ce qu'elle doit désirer?

LUCIEN.

Et tu l'épouseras, puisque tu l'aimes!

TRISTAN, violemment.

Comment!

LUCIEN.

Lui contesterez-vous, à elle, le droit de se remarier?

GASTON.

Monsieur, tout à l'heure encore, j'ignorais que vous existiez, et, je n'éprouve aucun embarras à vous le dire: j'aime madame de Morangis, que tout le monde ici croyait veuve.

TRISTAN.

Voilà ce que vous osez me dire, à moi?

GASTON.

Je suis prêt à vous rendre raison de tout ce qu'il vous plaira d'appeler une injure.

LUCIEN.

Permetts, Gaston, il n'y a que moi maintenant qui aie le droit de défendre ma sœur.

TRISTAN.

Vous oubliez, monsieur, qu'elle porte encore mon nom.

LUCIEN.

Il n'est pas nécessaire, monsieur, que vous vous le rappeliez, pour qu'elle reste ce qu'elle a toujours été : la femme de l'honneur et du devoir.

GASTON.

Quand vous êtes entré dans ce bal, je venais de parler à madame de Morangis pour la dernière fois.

TRISTAN, effolé.

Elle est ici, dans ce salon ?

LUCIEN.

Oui, monsieur.

TRISTAN.

J'avais cru comprendre... J'ignorais qu'elle était à Paris.

LUCIEN.

Elle y est depuis cinq ans.

GASTON.

Et je ne pouvais guère deviner que vous veniez parler de vos droits ou de vos devoirs, puisque vous aviez au bras une autre femme.

LUCIEN, avec éclat.

Votre maîtresse...

TRISTAN.

Monsieur...

GASTON.

Il fallait bien te le dire, pour que tu puisses éviter à madame de Morangis le plus cruel des affronts.

LUCIEN, de même.

Votre maîtresse est dans le même salon que votre femme !

GASTON.

Lucien, je t'en supplie, contiens-toi.

LUCIEN, s'animent de plus en plus.

Et elle porte son nom !

TRISTAN.

Je vous prie, monsieur, de ne pas aggraver une situation plus poignante encore pour moi que pour vous.

LUCIEN.

Je ne veux pas laisser ma sœur exposée plus longtemps à se trouver en face...

TRISTAN.

Vous pensez bien que je ne vous permettrai d'outrager personne.

LUCIEN.

J'exige...

TRISTAN.

Ne me donnez pas d'ordres.

LUCIEN.

Monsieur !...

TRISTAN.

Laissez-moi, vous dis-je ! Je sais ce que j'ai à respecter et ce que j'ai à défendre.

Il sort brusquement au moment où Henriette paraît.

HENRIETTE.

Mon mari !

LUCIEN.

Oui.

HENRIETTE.

Avec toi !...

LUCIEN.

J'aurais voulu te prévenir qu'il était à Paris.

HENRIETTE.

J'étais prévenue, mais le trouver ici !

LUCIEN.

Il nous croyait toujours à Mauriac. Il va repartir.

HENRIETTE.

Alors, M. de Verdeilhan sait, maintenant, pourquoi je lui ai refusé ma main ?

GASTON, avec effort.

Oui, madame.

Il sort ; Henriette, désespérée, s'appuie sur l'épaule de son frère.

LUCIEN, après avoir embrassé sa sœur.

Les Dominois. Cache-leur bien ton trouble.

HENRIETTE.

Sois tranquille.

SCÈNE XIV

LUCIEN, DOMINOIS, HENRIETTE, MADAME DOMINOIS, puis TRISTAN, LA PRINCESSE, LE PRINCE, BOLESCO, INVITÉS DES DEUX SEXES.

DOMINOIS, s'avançant avec madame Dominois, en voyant sortir Gaston.

Maintenant qu'ils sont seuls, nous ne pouvons plus hésiter.

MADAME DOMINOIS.

Elle est avec son frère, ce sera plus difficile.

DOMINOIS.

Au contraire, ça m'encourage.

HENRIETTE, allant à madame Dominois.

Votre fête est charmante, madame, vous devez être ravie.

MADAME DOMINOIS, pincée.

Oui, madame, ravie.

DOMINOIS.

Ce qui charme surtout dans notre fête, c'est son parfum de distinction. Pas un accroc, pas un jusqu'à présent.

HENRIETTE.

Il faut espérer qu'il n'y en aura pas, madame Dominois.

MADAME DOMINOIS, très embarrassée.

Nous l'espérons.

DOMINOIS.

C'est mon vœu le plus cher ; seulement nous avons des relations si... si... élevées, qu'elles sont naturellement susceptibles.

MADAME DOMINOIS.

Elles ont le droit de l'être.

DOMINOIS.

Certes, elles ont le droit.... (Bas, à madame Dominois.) Ne m'interrompez pas ; c'est assez difficile à dire (Haut.) Notre monde est très scrupuleux... Je dirai même chatouilleux. Nous le sommes trop, car enfin, une faute... Mon Dieu une faute... une faute même grave !... on la pardonne toujours, quand on la commet soi-même.

LUCIEN, à part.

Il devient fou.

DOMINOIS.

Par goût je serais indulgent... Il est dans ma nature d'être indulgent. (S'apercevant que madame Dominois l'a quitté pour aller s'asseoir à part.) Elle me laisse tout dire ! Voilà bien la lâcheté des femmes.

LUCIEN.

A qui en avez-vous avec ce discours, monsieur Dominois ?

HENRIETTE.

Je vous avoue que je ne comprends pas un mot à ce que vous nous racontez là.

DOMINOIS.

Il me semblait qu'une retraite prudente, sous prétexte de migraine... on ne sait pas les services que la migraine rend à l'humanité. Cette bonne migraine ! Vous l'aviez précisément ce matin, madame.

LUCIEN.

Je vous prie, monsieur, d'être tout à fait clair.

DOMINOIS, avec énergie.

Je le serai, monsieur, puisque vous m'y obligez. Nous avons ici le célèbre Léo Amati, de son vrai nom Tristan de Morangis.

LUCIEN.

Eh bien, monsieur ?

DOMINOIS.

Eh bien, je trouve que la présence de madame dans le même salon... est au moins étrange !

LUCIEN, furieux.

Savez-vous bien ce que vous dites ?

HENRIETTE, affolée.

Vous voulez me renvoyer parce que M. de Morangis est ici ?

DOMINOIS, gravement.

Parce qu'il est entré dans mes salons avec sa femme.

LUCIEN, prêt à s'élançer.

Monsieur !

TRISTAN, qui est entré depuis un instant.

Il n'y a ici qu'une madame de Morangis... et elle est devant vous.

Mouvement général.

LA PRINCESSE, à Tristan.

Vous ne m'aviez pas dit que vous aviez une fille !

TRISTAN, stupéfait.

Une fille !

ACTE TROISIÈME

Une élégante serre-boudoir; à droite et au fond, les salons où dansent les enfants.

SCÈNE PREMIÈRE

LE PRINCE, BOLESCO, LA PRINCESSE,
DOMINOIS.

La princesse, le prince et Bolesco sont assis à une table de whist :
ils font un mort.

DOMINOIS, entrant.

C'est un whist intime; tableau conjugal!

Il sort.

LE PRINCE, à la princesse.

Vous mettez un sept?

LA PRINCESSE.

Bolesco a l'as!

LE PRINCE.

Mais non, l'as est tombé depuis une heure!

LA PRINCESSE.

Je ne l'avais pas vu.

LE PRINCE, à part.

On ne joue pas plus mal que ma femme.

LA PRINCESSE.

Je n'aime pas à jouer le whist avec un mort, moi.

LE PRINCE.

C'est beaucoup plus intéressant.

LA PRINCESSE.

Non, ça m'attriste; je voudrais un quatrième.

LE PRINCE.

Vous n'avez pas vu que je faisais une invite à trèfle?

LA PRINCESSE.

Oh! prince, je ne comprends jamais vos finesses.

LE PRINCE.

Mais, princesse, je ne vous ai jamais vue de cette humeur-là!

DOMINOIS, rentrant.

Vous entendez dire tous les jours que le monde est méchant... Comment, princesse, vous jouez déjà au whist?...

LA PRINCESSE.

Que faire dans un bal où les grandes personnes ne dansent pas? Regarder sauter des marmots, ce n'est pas d'une gaieté folle, et, d'ailleurs, il y a foule autour d'eux!

LE PRINCE, de très mauvaise humeur.

Vous n'avez pas coupé!

LA PRINCESSE.

Ah! pardon!

BOLESCO, vivement.

Il n'est plus temps!

LA PRINCESSE.

Vous êtes sévère!

BOLESCO.

Inflexible au jeu!

LA PRINCESSE, à Dominois.

Vous disiez en entrant que le monde était méchant!

DOMINOIS.

Au contraire, princesse, au contraire, je constatais l'empressement qu'on a mis à venir ce soir chez madame de Morangis, après la fatale méprise dont elle a failli être victime, hier, chez moi.

LA PRINCESSE.

Oh! la pauvre femme! savez-vous que vous l'avez tout simplement mise à la porte.

DOMINOIS.

Je m'en suis excusé à genoux! Elle a daigné me pardonner!

LA PRINCESSE.

Mais le frère?

LE PRINCE.

Jouez donc, princesse... mais ne coupez pas mon roi!

BOLESCO, inflexible.

C'est fait!

DOMINOIS.

Le frère!... Ça été plus difficile! Il m'a remboursé ce qu'il me devait... avec violence! c'est un brave cœur!... Enfin, tout est fini. Cette aventure donne même à notre fête un certain piquant qui ne la dépare pas, au contraire; on en parle beaucoup.

LA PRINCESSE.

Et c'est la femme légitime qui est intéressante, ce qui n'arrive pas tous les jours.

DOMINOIS.

C'est une victime, princesse, une véritable victime.

LA PRINCESSE.

Oh! les femmes sont toujours un peu victimes.

LE PRINCE, qui a jeté une carte.

Ah! pardon! vous me faites prendre le pique pour le trèfle.

BOLESCO.

La carte est jetée!

LE PRINCE.

Vous êtes sévère!

BOLESCO.

Inflexible au jeu!

LE PRINCE.

Je vous supplie, princesse, de ne plus causer.

DOMINOIS.

Je sais bien que l'on pardonne beaucoup aux artistes; mais votre Tristan a été un peu léger.

LA PRINCESSE.

Il croyait sa femme dans la Gironde.

DOMINOIS.

Ce n'était pas une raison pour venir chez moi avec sa maîtresse.

LA PRINCESSE.

Et moi qui ai eu des relations presque intimes avec cette demoiselle!...

BOLESCO.

Ce n'est pas une demoiselle, il paraît qu'elle est mariée de son côté.

LA PRINCESSE.

Vraiment?

LE PRINCE, impatienté.

Avec un gentilhomme campagnard qui la battait et qui laissait la cour à sa femme de chambre...

LA PRINCESSE, riant.

Eh! mais, c'est une série... Avec le divorce, tout cela s'arrangerait... Qu'est-ce qu'on attend?

LE PRINCE.

Jouez donc, princesse.

DOMINOIS.

Il est à peu près sûr que la loi sera votée.

LA PRINCESSE.

Vous croyez?

DOMINOIS.

La nuit dernière, un de nos adversaires les plus ardents a surpris sa femme en flagrant délit et on suppose qu'il entraînera son groupe.

LE PRINCE.

Eh bien! quand les Français auront le divorce, ils ne sauront pas s'en servir.

BOLESCO.

Absolument pas.

LA PRINCESSE.

C'est aussi mon avis.

DOMINOIS.

Pourquoi?

LE PRINCE.

Parce que ce n'est pas dans leur tempérament.

LA PRINCESSE.

Tout les arrêtera. Les convenances, la délicatesse, la politesse, le point d'honneur, et l'opinion de leur concierge!

DOMINOIS.

Ils seront peut-être gênés d'abord par des considérations de second ordre. Je le reconnais moi-même : en sentant l'heure approcher, j'ai quelque trouble... Madame Dominois m'a raconté, dans une heure d'abandon, qu'elle avait failli autrefois épouser un vicomte... Eh bien, si elle devenait vicomtesse, je serais vexé.

LE PRINCE, furieux.

Encore un rubber* perdu... par votre faute!

LA PRINCESSE.

Mon Dieu, mon ami, que vous prenez un ton déplaisant pour dire les choses les plus simples!... Voulez-vous faire un quatrième, monsieur Dominois?

DOMINOIS.

J'en serai très honoré, madame.

LE PRINCE.

Je demande qu'on tire les places au sort.

LA PRINCESSE, de mauvaise humeur.

Oh! comme il vous plaira.

On se lève. Bolesco ramasse les cartes.

LE PRINCE, se penchant vers Bolesco.

Est-ce que la princesse était nerveuse de votre temps?

BOLESCO.

Les jours d'orage!

* Prononcer rob.

LE PRINCE.

Seulement?

LA PRINCESSE.

Bolesco, vous ne m'avez pas fait compliment sur la façon dont j'ai habillé votre fils!

BOLESCO.

Grégory? Je ne l'ai pas encore vu. Le prince m'a accaparé pour sa partie de whist... Et à propos de Grégory, je voulais vous parler de lui, Serdza, vous le gâtez horriblement.

LE PRINCE.

Je ne le contrarie jamais, voilà tout. Est-ce qu'il se plaint de moi?

BOLESCO.

Au contraire, il vous adore; mais il est très mal élevé.

LE PRINCE.

Je suppose que ce n'est pas un reproche?

BOLESCO.

Ma foi! si.

LE PRINCE, vivement.

Par exemple!

LA PRINCESSE, prenant le prince.

Ne vous fâchez pas, Bolesco a raison : vous élevez horriblement cet enfant; il faudrait le corriger.

LE PRINCE.

A quoi bon? il aura évidemment tous les défauts; c'est le portrait de son père.

DOMINOIS, à part.

Il aplatit le prédécesseur.

BOLESCO.

Si vous voulez prendre une carte, princesse?

Ils prennent chacun une carte. Dominois, le prince et Bolesco déposent leur carte sur la table.

LA PRINCESSE, sans montrer la sienne.

Je suis avec mon mari.

Le prince et Bolesco prennent tous les deux le fauteuil qui est en face d'elle.

LE PRINCE.

Que faites-vous, Bolesco?

BOLESCO.

Je me place.

LE PRINCE.

La princesse a dit : Je suis avec mon mari.

BOLESCO.

Eh bien? Oh! pardon, je m'y trompe toujours.

LE PRINCE.

Je vous répète que ça m'est désagréable... très désagréable.

LA PRINCESSE.

Vous vous arrêtez à des enfantillages.

DOMINOIS.

Combien la fiche?

BOLESCO.

Un louis.

DOMINOIS.

Je vous prévient que je suis très sérieux au whist, moi!

LE PRINCE.

C'est le jeu des gens sérieux.

LA PRINCESSE.

Mais nous sommes tous très sérieux.

BOLESCO.

Ah! voici Grégory.

SCÈNE II

LES MÊMES, GRÉGORY.

LE PRINCE.

Eh bien, Grégory, t'amuses-tu?

GRÉGORY.

Oh! non, papa.

BOLESCO.

Pourquoi donc, Grégory?

GRÉGORY.

Ah! bonjour, papa!

Il l'embrasse.

DOMINOIS, à part, surpris.

Comment? Ah! oui!...

LA PRINCESSE.

Il me semble pourtant qu'on est assez gai de l'autre côté?

GRÉGORY.

Ces enfants font trop de tapage, c'est insupportable!

BOLESCO.

Tu n'es donc plus un enfant, toi?

LE PRINCE.

Mais non, Grégory est un homme.

BOLESCO.

Si vous lui donnez de ces idées-là..

DOMINOIS, tout à son jeu et navré.

Le neuf de pique!

GRÉGORY.

Je ne suis pas content, parce que mademoiselle de Rochetin n'a pas voulu danser avec moi.

LE PRINCE.

Est-ce possible, Grégory?

GRÉGORY.

Elle m'a répondu : Non, mon petit ami.

LE PRINCE.

A ta place, je me serais fâché.

BOLESCO.

Le conseil est joli!

GRÉGORY.

Je me suis fâché.

LE PRINCE.

A la bonne heure!

GRÉGORY.

Mais elle a ri et je n'aime pas ça.

LE PRINCE.

Tu as bien raison.

BOLESCO.

Vous le rendrez impossible!

LE PRINCE.

Mais non, mais non, Bolesco, laissez-le faire : c'est sa nature.

DOMINOIS, de plus en plus navré.

Sept de trèfle!

LA PRINCESSE.

Ne t'adresse pas aux grandes personnes, Grégory, tu trouveras des jeunes filles de ton âge.

GRÉGORY, avec importance.

Il y a la petite Morangis, qui est trop jeune, mais qui me plaît beaucoup!

LE PRINCE, riant.

Déclare-lui ta flamme.

GRÉGORY.

Je lui ai demandé sa main.

BOLESCO.

Comment, sa main?

GRÉGORY.

Oui, papa, je veux me marier tout de suite, moi, pour pouvoir changer souvent.

LE PRINCE.

C'est un calcul?

GRÉGORY.

Oui, papa!

Il regarde les levées qui sont devant Dominois.

DOMINOIS, toujours navré.

Pardon, mon petit ami, il ne faudrait pas toucher les cartes.

GRÉGORY.

Oui, papa. (Dominois le regarde avec stupefaction.) Ah! non, pas vous!

LA PRINCESSE, riant.

Pensez donc à ce que vous dites, Grégory.

Grégory a fait tomber les cartes de Dominois, et se prépare à les ramasser.

DOMINOIS, se levant pour ramasser les cartes.

Non, non, vous montreriez mon jeu! (A part.) Et on se préoccupe du sort des enfants!... Ils seront très heureux. En voilà un qui a déjà deux pères et qui en voudrait trois. Il va se mettre au jeu. — Grégory est allé à la cheminée et crayonne sur un album.

BOLESCO.

Que fais-tu là, Grégory?

GRÉGORY.

Je fais des images.

BOLESCO, se levant.

Sur cet album?

Grégory laisse l'album et se rapproche de la table de jeu.

LE PRINCE.

Laissez-le faire : il s'amuse.

BOLESCO.

Tu prends mes fiches maintenant... (Grégory se sauve et en passant jette les fiches à la place du prince.) pour les donner à Serdza! Je vais te corriger.

Il s'élançe furieux.

LE PRINCE, le retenant.

Cela, par exemple, je vous le défends.

BOLESCO.

Je n'ai pas la permission de corriger mon fils?...

LE PRINCE.

Absolument pas! Cela ne vous regarde plus.

BOLESCO.

C'est une prétention intolérable!

LE PRINCE.

C'est ainsi!

Ils se toisent en remontant.

LA PRINCESSE.

Mon Dieu! qu'il est difficile de jouer une partie de whist en famille... j'y renonce.

Elle se lève.

DOMINOIS, resté seul à la table de jeu.

J'avais un jeu superbe!

Bolesco, furieux, est allé s'asseoir au fond; le prince, non moins furieux, s'est assis à droite, et la princesse, exaspérée, lui tourne le dos sur un canapé à gauche... Gregory sans s'en douter, continue à jouer avec les jetons.

SCÈNE III

LES MÊMES, LUCIEN, puis MADAME DOMINOIS.

Lucien entre comme s'il cherchait quelqu'un.

DOMINOIS, à Lucien.

Voilà le jeu que j'avais! (Lucien passe sans regarder.) Il m'en veut toujours.

LUCIEN.

J'échappe à la femme et je tombe sur le mari! On pardonne trop facilement aux imbéciles; voilà pourquoi il y en a tant, ça les encourage.

DOMINOIS, allant à Lucien.

Je voudrais vous dire encore combien je suis désespéré...

LUCIEN.

C'est inutile, monsieur Dominois; je cherche l'éventail d'Henriette qu'elle a dû laisser par ici...

DOMINOIS, revenant à la table de jeu.

Il est fâché!

Lucien veut s'éloigner quand il est arrêté par la princesse.

LA PRINCESSE, à voix basse.

Je fais tout ce que je peux pour exaspérer le prince et c'est Bolesco qui l'exaspère ; je ne l'ai jamais vu d'un calme aussi tenace avec moi ! Ce serait à y renoncer si je ne vous aimais comme je vous aime !

LE PRINCE, allant à Lucien, en roulant des yeux furibonds.

Je tiendrais beaucoup à savoir, monsieur, ce que la princesse vient de vous dire tout bas.

LA PRINCESSE, ravie.

Enfin !...

LUCIEN, très sec.

Monsieur, je n'ai pas l'habitude de répondre quand on m'interroge sur le ton que vous prenez.

LE PRINCE.

Oui ? Eh bien ! j'y mettrai de la douceur.

LA PRINCESSE.

Vous pouvez répondre au prince que ce que je vous ai dit ne le regarde pas.

LE PRINCE, furieux.

Madame !...

LA PRINCESSE, toujours calme.

Bolesco, emmenez donc Grégory.

BOLESCO.

Volontiers. (A part.) Est-ce que ce jeune homme va la lui prendre ? (Avec empressement, à Lucien) Je ne vous ai pas encore serré la main, cher monsieur... Viens, Grégory.

GRÉGORY.

Oui, papa!

Ils sortent.

LE PRINCE.

Vous comprenez, monsieur, que votre silence me donne le droit d'interpréter comme il me plait les quelques mots que la princesse vous a dits à voix basse.

LUCIEN.

Parfaitement, monsieur, interprétez comme il vous plaira.

LE PRINCE.

Monsieur...

DOMINOIS.

Encore un scandale!... je m'en vais!

Il sort.

LA PRINCESSE, toujours calme.

Soyez donc gentleman, mon cher.

LE PRINCE.

N'oubliez pas, madame, que j'ai l'honneur d'être votre mari.

LA PRINCESSE, avec intention.

En ce moment.

LE PRINCE.

Qu'entendez-vous par là?

LA PRINCESSE.

J'entends que vous n'avez pas été le premier!

LE PRINCE, vexé.

C'est une allusion à Bolesco.

LA PRINCESSE.

Et qu'alors, rien ne peut vous faire croire que vous serez le dernier!...

LE PRINCE, avec prétention.

Il me semble que si!

LA PRINCESSE.

Vous êtes fat, mon cher!

LE PRINCE.

En tout cas, jusqu'à ce que vous m'ayez donné un successeur!...

LA PRINCESSE.

Oh! si vous me menacez....

LE PRINCE.

Mais je ne vous menace pas!

LUCIEN, à la princesse.

Le prince ne menace pas!... (A part.) Où allons-nous?

LE PRINCE.

Je dis seulement : tant que vous ne m'aurez pas donné un successeur.

LA PRINCESSE.

Admettez que je vous le donne...

LUCIEN.

C'est une supposition.

LE PRINCE, ahuri.

Qui donc?...

Il regarde Lucien.

LUCIEN, vivement.

Non! non!

LA PRINCESSE.

Je ne nomme personne... mais vous savez bien que je ne vous tromperai jamais.

LUCIEN, à part.

Elle le remplace de peur de le tromper!

LE PRINCE, furieux.

Alors, madame, vous cherchez une rupture?

LA PRINCESSE.

Mais non, c'est vous!

LE PRINCE.

Moi?

LA PRINCESSE.

Je l'ai cru!

LE PRINCE.

Comment?

LA PRINCESSE.

A votre changement de caractère. :

LE PRINCE.

Comment?

LA PRINCESSE.

Et je me suis mise prudemment à aimer un peu d'avance mon futur mari.

LE PRINCE.

Comment?

LUCIEN, à part.

Un peu d'avance est adorable!

LA PRINCESSE.

Il ne faut pas m'en vouloir.

LE PRINCE.

Soit, madame. J'aurai assez de dignité pour ne pas insister.

LUCIEN.

Moi, monsieur, je serai toujours à vos ordres.

LA PRINCESSE.

Un duel!... y pensez-vous? (A part, à Lucien.) On ne peut pas s'exposer à tuer le mari de sa femme, ce serait de bien mauvais goût.

LE PRINCE, à part.

Enfin, j'aurai toujours vécu avec elle quarante-cinq jours de plus que Bolesco!

Il sort.

LA PRINCESSE, à Lucien.

Ne vous préoccupez pas du prince; il n'a jamais adoré que le whist! Maintenant voici ma main. Dans dix mois je serai votre femme!

LUCIEN.

Ma femme!... Mais je vous assure que le prince est désolé...

LA PRINCESSE.

Je l'espère bien.

LUCIEN.

Pauvre prince! Il était si heureux d'être votre mari! et je le comprends.

LA PRINCESSE.

Ne le serez-vous pas autant que lui?

LUCIEN.

Oh si ! oh si !... Mais en France, dix mois... c'est l'éternité !

LA PRINCESSE.

Que voudriez-vous donc ?

LUCIEN.

Je voudrais vous aimer tout de suite, sans raisonner... en aveugle !

LA PRINCESSE, se redressant avec dignité.

Oh ! vous m'avez prise pour une de vos Parisiennes qu'aucune pudeur ne retient ? Apprenez, monsieur, que je ne serai jamais la maîtresse de personne, moi !... Je prendrai un mari, deux maris, dix maris !... Des maris... tant que l'on voudra ; mais un amant... jamais !... Adieu... mon cher, ne m'accompagnez pas.

Elle sort fière et irritée, Dominois est entré depuis un instant.

LUCIEN.

Elle ne sera jamais la maîtresse de personne, mais elle serait volontiers l'épouse de tout le monde ! C'est un nouveau genre de femmes vertueuses qu'on va nous créer.

DOMINOIS.

Un amant, jamais !... Des maris supplémentaires... mais si le mari du lendemain anticipe... je ne permettrai jamais cela à madame Dominois ! (Arrêtant Lucien au moment où il va sortir.) Je voudrais vous dire encore combien je suis désespéré.

LUCIEN.

Je vous ai déjà répondu que c'était inutile.

MADAME DOMINOIS, accourant.

Mon cher monsieur Lucien, je voudrais vous dire encore combien je suis désespérée...

LUCIEN.

Je vous remercie, madame.

MADAME DOMINOIS.

Madame de Morangis a bien voulu pardonner à M. Dominois; je n'ai jamais douté, moi...

LUCIEN.

Je l'ai bien vu.

MADAME DOMINOIS.

Je viens de la réconforter par quelques bonnes paroles.

LUCIEN.

Voilà qui n'était pas nécessaire.

DOMINOIS.

Je le pensais.

MADAME DOMINOIS.

Je lui ai dit qu'on a souvent plus à souffrir des maris qui restent que de ceux qui s'en vont.

DOMINOIS.

Je crois que c'est pour moi, cela.

MADAME DOMINOIS.

J'ai ajouté...

LUCIEN, sèchement.

Le mieux, madame, serait de ne jamais reparler à madame de Morangis de ce qui s'est passé hier chez vous.

SCÈNE IV

DOMINOIS, MADAME DOMINOIS.

DOMINOIS.

Voilà!... Il vous a donné le conseil de vous taire, je vous l'avais déjà donné.

MADAME DOMINOIS.

Est-ce que les femmes malheureuses ne doivent pas se consoler entre elles ?

DOMINOIS.

Vous remarquerez, madame, que je ne vous ai pas encore quittée pour courir la prétentaine.

MADAME DOMINOIS.

C'est que moi, je ne me contenterais pas de dire que je suis veuve...

DOMINOIS, avec conviction.

Vous ne le serez jamais !

MADAME DOMINOIS.

Comme notre infortunée locataire que vous avez maltraitée.

DOMINOIS.

Notre locataire ! Savez-vous à quoi j'ai pensé pendant toute la nuit, moi ? C'est qu'il est très désagréable d'avoir pour locataire une femme notoirement abandonnée par son mari.

MADAME DOMINOIS.

C'est vrai ! Elle sera toujours triste par convenance.

DOMINOIS.

Ça manquera de prestige.

MADAME DOMINOIS.

Elle ne recevra plus personne.

DOMINOIS.

Et notre bail a encore sept ans à courir.

MADAME DOMINOIS.

Sept ans et cinq mois.

DOMINOIS.

Nous sommes volés. Ah ! si nous avions le mari !

MADAME DOMINOIS.

A la fois homme du monde et artiste !

DOMINOIS.

Quel éclat pour notre immeuble !

MADAME DOMINOIS.

Ce serait superbe !

DOMINOIS.

J'inviterais ses amis, qui deviendraient les miens, et je pourrais développer mes goûts artistiques sans me ruiner.

MADAME DOMINOIS.

Oui, mais jamais ce mari-là ne reviendra à sa femme.

DOMINOIS.

Pourquoi ?

MADAME DOMINOIS.

Parce qu'il en a une autre.

DOMINOIS.

Ce n'est pas une raison, au contraire.

MADAME DOMINOIS.

C'est sa femme, alors, qui ne voudra plus le recevoir.

DOMINOIS.

Il faudrait un ami commun qui s'interposât. Si je trouvais l'occasion, j'essaierais.

MADAME DOMINOIS.

Vous ?

DOMINOIS.

Je vous ai donné assez de preuves de mon habileté.

MADAME DOMINOIS.

Ah ! oui...

DOMINOIS.

La voici. — Peut-on quitter une femme pareille !

MADAME DOMINOIS.

Ce sont les meilleures que l'on quitte, monsieur.

DOMINOIS.

Ah ! c'est pour elle, cela !

SCÈNE V

LES MÈMES, HENRIETTE, GENEVIÈVE,
puis GRÉGORY et DEUX ENFANTS.

Henriette entre tenant Geneviève par la main.

HENRIETTE.

Modère-toi, Geneviève, et reste calme un instant.

GENEVIÈVE.

Mais, maman, il faut bien remplir mes devoirs de maîtresse de maison.

HENRIETTE.

Tu les remplis à merveille ; seulement, je ne veux pas que tu te fatigues.

GENEVIÈVE.

Ah ! je n'ai pas salué M. Dominois. Vous allez bien, monsieur Dominois ? Que c'est aimable à vous de nous avoir fait l'honneur de venir à un bal d'enfants. Voulez-vous m'offrir votre bras ? Je vais vous placer.

DOMINOIS.

Elle est charmante ! Mademoiselle...

Il lui offre le bras.

HENRIETTE.

Attends un peu, Geneviève. Repose-toi pendant, cette valse.

GENEVIÈVE.

Que dira mon danseur ? C'est Grégory Bolesco ; il est très susceptible.

HENRIETTE.

Laisse-le te chercher un moment.

GENEVIÈVE.

Il dira que je suis coquette.

HENRIETTE.

Eh bien, laisse-le dire.

GENEVIÈVE.

Il m'a avoué qu'il me trouvait très gentille.

HENRIETTE.

Ah ! vraiment ?

GENEVIÈVE.

Mais trop petite !

HENRIETTE.

Tu grandiras.

GENEVIÈVE.

Je t'assure, maman, qu'il faut que je me dépêche... Il m'a déjà demandé ma main.

DOMINOIS.

Ah ! M. Grégory vous a demandé votre main.

GENEVIÈVE.

Pour plus tard.

HENRIETTE.

Je l'espère bien.

GENEVIÈVE.

Il veut que je prenne d'abord un autre mari pendant quelque temps.

HENRIETTE.

Ah !

DOMINOIS.

Et pourquoi, mademoiselle ?

GENEVIÈVE.

Pour voir si j'ai bon caractère.

DOMINOIS.

C'est un garçon prudent.

GENEVIÈVE.

Il m'a raconté qu'il voulait imiter son second papa, qui est très fin. Il a deux papas, lui.

HENRIETTE.

Ce sont de très sots discours que te tient là M. Grégory.

GENEVIÈVE.

Est-ce que ça l'empêche d'aimer autant sa maman ?

HENRIETTE.

Tu dois bien penser que oui.

GENEVIÈVE.

Alors, moi, je ne veux que toi.

HENRIETTE.

Chère enfant !

GENEVIÈVE.

Suzette m'a dit que tu avais eu un gros chagrin, et qu'il fallait être bien bonne pour toi... et je lui ai promis d'être bonne... oh ! mais bonne !... Alors tu diras : oui, j'ai un gros chagrin, mais j'ai une si bonne petite fille !

HENRIETTE, l'embrassant.

Oh ! oui, j'ai une bonne petite fille.

DOMINOIS, à part.

Voici l'occasion. (Haut.) Ah ! madame Dominois, si vous aviez daigné me faire l'honneur de me donner une fille... je vous pardonnerais tous vos autres torts. Tous ! et même davantage !

Grégory entre suivi de deux ou trois enfants

GRÉGORY.

Ah! mademoiselle de Morangis, je vous cherche partout.

DOMINOIS, vexé, à part.

On m'interrompt toujours.

JEANNE.

Vous me faites vis-à-vis, Geneviève!

PIERRE.

Et on a commencé la première figure.

GENEVIÈVE.

Je vous supplie de me pardonner, monsieur, j'ai voulu embrasser maman. Monsieur Grégory, offrez donc votre bras à madame Dominois.

GRÉGORY.

Ah! madame.

MADAME DOMINOIS.

Monsieur, je suis trop flattée.

Elle sort avec Grégory.

GENEVIÈVE, apercevant Cécile.

Ah! Cécile! Monsieur Dominois, voulez-vous offrir votre bras à Cécile?

CÉCILE, à part, en faisant la moue.

Ah!

GENEVIÈVE, bas.

Ma chère, il faut se sacrifier quand on est dans le monde.

DOMINOIS.

Ce sera pour moi un grand honneur! Mademoiselle...
(En regardant Henriette.) J'avais si bien commencé.

Il sort avec Cécile.

GENEVIÈVE, allant à sa mère.

Tu vois, je fais tout ce que tu m'as dit. Je suis très aimable, car tu m'as recommandé d'être gracieuse. (Apercevant au fond un tout petit garçon.) Ah! monsieur de Château-Ponsac, vous cherchez votre maman, monsieur? Permettez-moi de vous conduire?... (Retournant vers Henriette.) Tu vois?

Elle prend le petit bonhomme par la main et le conduit avec cérémonie.

LUCIEN, entrant.

Geneviève! — Ah... monsieur de Château-Ponsac, mes amitiés à monsieur votre père.

SCÈNE VI

LUCIEN, HENRIETTE.

LUCIEN.

Sais-tu bien que ta fille a un succès énorme?

HENRIETTE.

Oh! la chère enfant! quand je la regarde, je me dis que je suis injuste et qu'il ne peut pas y avoir de mère plus heureuse que moi.

LUCIEN.

A la bonne heure, j'aime à te voir ainsi, souriante.

HENRIETTE.

Tu étais inquiet, n'est-ce pas?

LUCIEN.

Moi, pas du tout.

HENRIETTE.

Tu ne tiens pas en place. Tu t'imaginais que ce bal d'enfants serait pour moi une cruelle épreuve tu te trompais.

LUCIEN.

Je le vois bien. C'est à qui te témoignera le plus de sympathie. On t'admire plus encore qu'on ne te plaint. On aime, en France, les femmes vaillantes.

HENRIETTE.

Aujourd'hui, au moins, ma situation est nette.

LUCIEN.

Tout ce qu'il y a de plus net. Je suis allé, ce matin, chez cet excellent M. Duqueylard : deux heures après, toutes les questions d'intérêt étaient réglées. Les notaires sont admirables quand ils veulent : il a toutes les autorisations nécessaires, en double et triple minute, c'est parfait.

HENRIETTE.

Tu as revu M. de Morangis?

LUCIEN.

Non, j'ai su qu'il repartait ce soir même. Tu ne seras plus exposée à le rencontrer. M. Duqueylard a ajouté avec son plus gracieux sourire que tu n'aurais plus qu'à demander une séparation pour la faire prononcer. Mais il pense qu'il y a intérêt à attendre, parce que tu pourrais obtenir mieux, si la nouvelle loi passait.

HENRIETTE.

Il est bien bon, M. Duqueylard.

LUCIEN.

Il est très partisan du divorce — pas pour lui — mais il y aura beaucoup de contrats à faire, beaucoup d'autres à défaire. Tout s'embrouillera si bien dans les familles qu'on ne s'y reconnaîtra plus et son étude y gagnera. Voilà comment chacun juge à son point de vue. Mais il a peur qu'on hésite dans notre monde. Il voudrait un ou deux exemples venant d'un peu haut. Je n'ai pas répondu pour toi.

HENRIETTE.

Tu aurais pu répondre, tu connais mes idées.

LUCIEN.

Elles ont pu se modifier depuis deux jours.

HENRIETTE.

Pourquoi? Rien n'est changé.

LUCIEN.

Je t'avoue que je ne sais plus que penser.

HENRIETTE.

J'ai subi hier une humiliation que je ne pourrai jamais oublier. — Mais je n'autoriserai pas le père de ma fille à se créer légalement, ailleurs, d'autres devoirs. Il restera seul responsable de ce qu'il lui plaira de faire; pour moi, je ne demande rien. — Ah! Suzanne!

SCÈNE VII

LES MÊMES, SUZANNE.

Suzanne entre tout émue.

SUZANNE.

Vous avez dû vous étonner, madame, de ne pas me voir; mais je vous prie de dire à mes parents Dominois que j'étais près de vous. Je viens de commettre une grosse faute.

HENRIETTE.

Vous, Suzanne?

LUCIEN.

Moi, je n'en crois rien.

SUZANNE.

Je suis allée chez mon père.

HENRIETTE.

Ah!

LUCIEN, gaiment.

Voilà qui est grave.

SUZANNE.

Il m'avait écrit qu'il tenait absolument à me parler; s'il était venu, j'étais sûre d'une querelle avec ma tante, qui prend le jugement au pied de la lettre. — J'ai résolu de m'échapper pendant votre fête. — J'ai pris une voiture et je suis arrivée toute seule chez papa. — Vous jugez de sa surprise. (Avec hésitation.) Il était avec M. de Morangis.

HENRIETTE.

M. de Morangis n'est pas encore parti?

SUZANNE.

Il partira demain. Il m'a beaucoup parlé de vous, madame.

HENRIETTE.

M. de Morangis a eu tort de vous parler de moi; il est des choses que vous ne pouvez pas, que vous ne devez pas comprendre.

SUZANNE, timidement.

Ah! Il m'a aussi parlé de Geneviève. (Très émue.) Pauvre petite Geneviève! j'ignorais qu'elle était dans la même situation que moi.

HENRIETTE.

Oui, oui, la même.

SUZANNE.

Je l'en aimerais davantage. Et j'ai vu un père plus malheureux encore que le mien. Il ne connaît pas sa fille.

HENRIETTE.

Il n'a rien fait pour la connaître.

SUZANNE.

Mais maintenant... Je lui ai promis que je vous demanderais l'autorisation de l'amener ici.

HENRIETTE, vivement.

A aucun prix. — N'allez pas plus loin. — C'est inutile. — Est-ce que M. de Rochetin vous avait fait demander pour vous parler de moi ?

SUZANNE.

Un peu sans doute. — Mais il m'a fait appeler surtout parce qu'il avait de bonnes nouvelles à m'annoncer. On lui a raconté que j'avais eu un grand succès, hier, au bal.

LUCIEN.

Et on a eu raison, mademoiselle, c'est la première fois que vous paraissiez dans le monde, et vos danseurs, qui n'ont pas comme moi le charmant privilège de vous voir souvent, ont été enthousiasmés !

HENRIETTE.

Vous devez être contente, Suzanne ?

SUZANNE.

Oh ! oui, bien contente, madame ! Mon père en a été si joyeux ! De plus, une dame de ses amies lui avait écrit qu'un jeune homme très distingué m'avait vue et allait la prier de demander ma main.

LUCIEN.

Ah !

SUZANNE.

La dot convenait ; mon père m'a prise dans ses bras en me disant : Je croyais que tu ne te marierais jamais ! Je croyais que personne ne me demanderait jamais ma petite Suzon, parce que son père et sa mère lui avaient fait une position fausse. Et il répétait à M. de Morangis : Si vous saviez ce qu'est le bonheur d'avoir une fille. Et il reprenait gaiement : Tu vas donc te marier, Suzon ? Et ton mari te rendra heureuse, toi, j'en fais mon affaire. Moi, je ne répondais rien, je pensais : Ce monsieur ne me conviendra peut-être pas.

LUCIEN.

Ah !

SUZANNE.

Mais je n'aurais pas voulu troubler la joie de mon père. La porte s'ouvre et l'on apporte une autre lettre de la même dame. Elle pria de regarder comme non avenue celle qu'elle avait écrite le matin. Le jeune homme me trouvait toujours charmante, mais des considérations qui ne m'étaient pas personnelles... Papa avait compris. Il s'est détourné de moi et il a éclaté en sanglots. M. de Morangis lui a pris la main et s'est détourné aussi : « Pauvre ami, lui disait-il, pauvre ami ! » Alors j'ai essayé de consoler papa ! Je lui ai expliqué que je ne voulais pas me marier... ce qui est vrai ; j'ai ajouté que je serais majeure dans trois ou quatre ans et qu'alors je n'irais plus chez mes parents Dominois, que je me partagerais entre ma mère et lui — et que, s'il voulait bien, je ne me partagerais pas. Il m'a embrassée sans me répondre. Je sens encore ses larmes couler sur ma figure. Il m'a accompagnée jusqu'ici, mais nous n'avons plus dit un mot ni l'un ni l'autre. — A présent, madame, je vous promets que je vais faire tout ce que je pourrai pour être gaie à la fête de votre petite Geneviève.

HENRIETTE, à part.

Geneviève ! voilà les douleurs qui nous attendent un jour, elle et moi.

LUCIEN.

Mademoiselle, je ne comprends pas les appréhensions de M. de Rochetin. Il peut être sûr que les prétendants à la main de sa fille ne manqueront pas ; je crois même au contraire qu'il faudra se hâter, et si vous ne vous y opposez pas, j'irai demain vous demander à monsieur votre père.

SUZANNE.

Vous!

LUCIEN.

Ce serait déjà fait si des questions d'intérêt qu'Henriette connaît bien ne m'avaient interdit jusqu'à présent de me marier. Elles ont été réglées aujourd'hui.

HENRIETTE.

Il vous dit vrai, Suzanne.

SUZANNE.

Vous pensez à la joie que vous feriez à mon père.

LUCIEN.

Je pense que je vous aime, Suzanne, et que si vous consentiez à devenir ma femme, vous m'auriez donné le seul bonheur que je rêve depuis que je vous ai vue.

SUZANNE.

Mon Dieu ! madame, je ne sais que répondre.

HENRIETTE.

Pensez-vous que vous aimerez Lucien ?

SUZANNE.

Si je l'aimerai !

HENRIETTE.

Eh bien, ce sera aussi mon vœu le plus cher qui sera réalisé. (Plus bas.) Venez, toutes ces émotions vous brisent.

LUCIEN.

Alors, mademoiselle, vous me permettez d'aller voir votre père ?

SUZANNE, avec prière.

Vous irez aussi chez mannan ?

LUCIEN.

Certes, j'irai chez madame de Rochetin.

SUZANNE.

Oh ! vous plairez à papa, j'en suis bien sûre ; mais à mannan...

LUCIEN.

Je ne lui plairai pas ?

SUZANNE.

Vous lui jurerez que vous êtes corrigé.

LUCIEN.

De quoi ?

SUZANNE.

Je ne sais pas bien... De tout...

LUCIEN.

Je jurerai tout ce qu'il faudra.

HENRIETTE, s'avançant.

C'est moi qui lui dirai ce que vaut Lucien et ce qu'il a fait pour nous.

SUZANNE.

Oh ! oui, madame, dites-le-lui bien... car si j'épousais M. Lucien, j'aurais le droit d'aimer autant que vous Geneviève.

HENRIETTE.

Oh ! pas tout à fait.

Elles sortent.

SCÈNE VIII

LUCIEN, GRÉGORY, LE PRINCE, BOLESCO,
GENEVIÈVE, LES ENFANTS.

LUCIEN.

Le ciel n'est pas juste. Il n'y aura ici de vraiment heureux que moi qui n'ai rien fait pour le mériter.

LE PRINCE, *entrant avec Bolesco.*

M. de Givray ! (*Lucien ne l'entend pas et sort ; à Bolesco.*) Je voulais lui faire mes excuses... nous avons failli rompre, la princesse et moi !... Elle n'a pas pu... Elle m'adore !

Une troupe d'enfants entre vivement, et court à tous les meubles qu'ils repoussent dans tous les coins.

GRÉGORY, *entrant le premier.*

Nous n'avons plus assez de place... Il faut prendre la serre.

TOUS.

Oui... oui !

GRÉGORY.

Nous allons repousser les meubles.

GENEVIÈVE.

Dans tous les coins...

LE PRINCE.

Encore les enfants ! c'est insupportable !

BOLESCO.

Moi, je les aime, les enfants.

LE PRINCE.

Eh bien, mon cher, c'est un sentiment que je comprends, mais qui s'émousse quand on en a !

GENEVIÈVE, au fond.

Nous enlevons les meubles.

LES ENFANTS, entrant en foule.

Oui, oui.

LE PRINCE.

Oh! qu'est-ce que c'est?

GRÉGORY.

Nous voulons répéter une nouvelle figure pour le cotillon.

GENEVIÈVE.

Que nous a apprise M. de Château-Ponsac.

GRÉGORY.

Son papa est député.

Il remonte placer une chaise pour le maire.

GENEVIÈVE.

Mais ça n'est pas politique.

Elle remonte.

GRÉGORY.

Ça s'appelle les mariages de l'avenir.

Il va au piano.

GENEVIÈVE.

Il y a un jeune homme qui fait M. le maire... c'est M. de Château-Ponsac; un danseur et une danseuse s'avancent comme ça : « Monsieur le maire, mariez-nous! »

DEUX PETITS COUPLES.

Monsieur le maire, mariez-nous!

Le maire les bénit.

GENEVIÈVE.

Puis ils font un tour de valse.

Grégory joue.

GENEVIÈVE.

Puis ils reviennent. « Monsieur le maire, démariez-nous! »

LES DEUX PETITS COUPLES.

Monsieur le maire, démariez-nous!

Le maire ouvre les bras, les valseurs changent de femmes.

GENEVIÈVE.

« Monsieur le maire, remariez-nous! » (Les valseurs changent de cavaliers; Geneviève apercevant une petite fille qui valse en agitant les bras au-dessus de sa tête.) Oh! Cécile! on ne danse pas comme ça!... Si maman te voyait! assez! assez!

Grégory s'arrête. Les enfants crient : Bravo! et se dispersent en trois groupes. Entrée de Tristan qui passe au milieu d'eux en cherchant à reconnaître sa fille.

SCÈNE IX

LES MÊMES, TRISTAN.

TRISTAN, très ému, au prince.

Voulez-vous me montrer mademoiselle de Morangis?

LE PRINCE.

Mademoiselle de Morangis? (Cherchant des yeux.) Ma foi, je l'ai vue un instant, mais je ne la reconnaîtrais pas!

TRISTAN.

Ah!

LE PRINCE, à Tristan.

Mais oui, au fait, mademoiselle de Morangis, c'est...

TRISTAN.

C'est ma fille!

LE PRINCE.

Je voudrais bien vous la montrer... je vais demander à Grégory. Grégory!

GRÉGORY.

Ah! papa, ne m'arrête pas, je suis trop occupé...

LE PRINCE, souriant.

Désobéissant! (A part.) Il est charmant.

Il remonte en cherchant des yeux Geneviève.

TRISTAN, à Bolesco.

Pourriez-vous me montrer mademoiselle de Morangis?

BOLESCO.

Ma foi, je ne l'ai jamais vue! (A Grégory.) Grégory, où est mademoiselle de Morangis?

GRÉGORY, tout en voulant s'échapper.

Elle est là, papa, la voici!... non, ce n'est pas elle... Tu la reconnaitras, du reste, c'est la plus jolie! (Il s'échappe.) Venez, venez par ici!

Geneviève, Elise et deux autres jeunes filles viennent en grande cérémonie et avec beaucoup d'embarras devant Tristan qui, vaincu par l'émotion, s'est appuyé sur le dos d'un fauteuil.

LES JEUNES FILLES, ensemble.

Monsieur!

TRISTAN.

Mesdemoiselles...

ÉLISE.

Voulez-vous nous permettre de prendre ce fauteuil?

TRISTAN.

Ce fauteuil?

GENEVIÈVE.

Nous allons vous déranger.

ÉLISE.

Mais il nous gênerait tout à l'heure...

TRISTAN.

Je vais vous aider.

Ils rangent le fauteuil.

TOUTES.

Merci, monsieur.

Elles s'éloignent, Geneviève disparaît la première en courant.

LE PRINCE, *revenant à Tristan.*

Je ne la reconnais pas! Mais, mon cher, puisque vous êtes ici, tout est arrangé à l'amiable.

TRISTAN.

Oui, tout est arrangé! Je repars demain.

BOLESCO.

Ah! vous veniez faire vos adieux.

TRISTAN.

Précisément.

LE PRINCE.

C'est très désagréable ce qui vous est arrivé hier!

TRISTAN.

Oui, très désagréable.

BOLESCO.

Vous partez avec Régina?

TRISTAN.

Je pars seul!

LE PRINCE et BOLESCO.

Ah bah!

TRISTAN.

Régina se révolte contre l'humiliation que je lui ai infligée hier, en l'obligeant à quitter le bal, et elle me somme d'avoir à choisir entre ma femme et elle. Je ne suis pas homme à céder à de pareilles injonctions.

Henriette entre par le pan coupé de droite. — Les enfants viennent à elle.

MARIE.

Ah ! madame, comme on s'amuse chez vous !

GRÉGORY.

Ah ! madame quelle jolie fête, et que Geneviève est gentille !... Ça durera longtemps, n'est-ce pas, madame ?

TOUS.

Oh ! oui, madame !

HENRIETTE.

Tant qu'il vous plaira, mes enfants : je suis si heureuse de votre joie.

GRÉGORY.

Et puis Geneviève a tant de succès !

HENRIETTE.

La pauvre mignonne !... Ce qui me charme, c'est que vous l'aimez bien tous.

LES ENFANTS.

Oh ! oui, madame.

Tous les enfants disparaissent. — Henriette fait un pas et s'arrête intentionnellement en reconnaissant Tristan. — Blesco et le prince se retirent discrètement.

SCÈNE X

TRISTAN, HENRIETTE, puis GENEVIÈVE,
SUZANNE.

HENRIETTE.

Comment êtes-vous là, monsieur ?

TRISTAN, très simplement.

J'ai voulu revoir ma fille.

HENRIETTE.

Votre fille !

TRISTAN.

J'attendais une autorisation que vous ne m'avez pas donnée ; j'attendais devant votre porte ; mademoiselle de Rochetin n'a pas osé vous le dire. Je lui avais recommandé de ne pas insister. J'étais là, regardant passer vos invités, — des indifférents, — je n'y ai pas tenu, je suis entré ; ne me le pardonnerez-vous pas ?

HENRIETTE.

Qu'attendez-vous donc de moi ?

TRISTAN.

J'ai des torts que rien ne saurait expier, et je n'aurais jamais osé paraître devant vous, si je ne cédaï à un sentiment nouveau pour moi et irrésistible : ce n'est pas le mari qui vous revient, c'est le père.

HENRIETTE.

Le père ?

TRISTAN.

Qui vous demande à voir sa fille.

HENRIETTE.

Je l'ai élevée ! je n'ai vécu que pour elle... Elle a depuis six ans toutes mes pensées, elle n'a jamais reçu d'autres caresses que les miennes !... Elle est à moi... à moi seule !

TRISTAN.

Et je ne compte pas ! Vous êtes là, vous, attentive et dévouée : je ne peux être d'aucun secours ni à elle ni à personne, je le sais bien et je repars demain seul. Je n'ai pas à vous adresser une plainte, j'aurais cependant le droit peut-être de vous reprocher de m'avoir laissé ignorer que j'avais une fille.

HENRIETTE.

Il m'était bien permis de supposer que cela ne vous intéressait pas.

TRISTAN.

Mais on n'a jamais condamné un père, quels que soient ses torts, quel que soit son crime, à ne pas voir son enfant !

HENRIETTE.

Non, vous ne la verrez pas. Je ne veux pas que cette enfant m'interroge, puisqu'il me serait impossible de lui répondre.

TRISTAN.

Je sais que, le jour de mon départ, vous avez pris des vêtements de deuil.

HENRIETTE.

N'avais-je pas le droit de me dire veuve ? Et pour me rappeler que vous vivez, fallait-il attendre l'humiliation que j'ai subie hier ?

TRISTAN.

Quel châtimeut plus cruel auriez-vous pu rêver ? Je n'existe pas pour ma fille. Je ne viens pas vous la prendre. Je ne suis pas bien exigeant... Je vous supplie seulement de me la désigner des yeux et de me dire : la voilà, c'est elle.

HENRIETTE.

Non.

TRISTAN.

Mais songez donc que je n'aurai plus dans mon existence que la pensée de ma fille, et vous voulez que je parte sans l'avoir vue ?... Mais vous ne pouvez pas me la cacher ; je la verrai malgré vous... Je veux la voir.

HENRIETTE.

Je l'emmènerai.

TRISTAN.

Ah ! vous êtes impitoyable !

HENRIETTE, voyant Geneviève revenir.

Ah !

GENEVIÈVE, entrant.

Oh ! maman ! maman, que je m'amuse !

HENRIETTE, la serrant contre elle et lui cachant le visage.

Viens, Geneviève, viens !

Suzanne paraît au fond.

TRISTAN, suppliant.

Madame... madame...

HENRIETTE.

Que voulez-vous que je lui dise ?

TRISTAN.

Ah ! c'est horrible ! adieu !

Il s'éloigne par la gauche. — Henriette et Geneviève sortent par la droite.

SCÈNE XI

TRISTAN, SUZANNE, puis GENEVIÈVE.

SUZANNE, qui est allée chercher Tristan.

Restez !... vous la verrez seule... vous avez été si bon pour mon père et vous aimerez si bien votre fille ! Je vous l'amènerai dès qu'elle aura quitté sa mère.

TRISTAN.

Oui... oui... oh ! je vous jure que je ne me trahirai pas...

SUZANNE, regardant au fond.

Elle est là ! (Elle va chercher Geneviève, puis revient avec elle et lui montre Tristan resté au premier plan.) Voilà un monsieur qui est un grand peintre.

GENEVIÈVE, étonnée.

Ah !

SUZANNE.

Il voudrait esquisser ton portrait dans ce costume.

GENEVIÈVE, de même.

Mon portrait ?

SUZANNE.

Pour faire une surprise à ta mère.

GENEVIÈVE, courant à Tristan.

Oh ! tout de suite, monsieur, tout de suite.

Suzanne reste à l'écart.

TRISTAN, pourant à peine contenir son émotion.

Oui, mon enfant, oui ! (A part et la regardant.) Ma fille !

GENEVIÈVE.

Comment faut-il me placer ?

TRISTAN.

Là ! ainsi. C'est une bonne pensée qu'a eue mademoiselle de Rochetin.

GENEVIÈVE.

Oh ! Elle n'a que de bonnes pensées, Suzette.

TRISTAN.

Voulez-vous, pour la remercier, lui annoncer une bonne nouvelle ?

GENEVIÈVE.

A Suzette ?

TRISTAN.

Dites-lui qu'en ce moment son père et sa mère parlent d'elle ensemble.

SUZANNE.

Comment ?

TRISTAN.

Son père, en la quittant, est allé chez madame de Rochetin.

SUZANNE.

Est-ce possible ?

TRISTAN.

Et ils causent de son prochain mariage.

GENEVIÈVE.

Tu vas te marier, Suzette ?

SUZETTE.

Peut-être.

GENEVIÈVE, avec regret.

Et ce ne sera pas avec mon oncle Lucien

SUZANNE.

Si, si, Geneviève. Lui ou personne !

GENEVIÈVE.

Oh ! que je suis contente !

SUZANNE, la prenant dans ses bras.

Geneviève !... Mais n'oublie pas que tu dois être tout entière à ce monsieur qui fait ton portrait.

GENEVIÈVE.

Oh ! oui !... (Revenant à Tristan.) Suis-je bien ainsi ?

TRISTAN.

Tournez-vous de ce côté... baissez la tête... relevez un peu vos cheveux... pliez le bras et regardez-moi bien.

GENEVIÈVE.

Votre main tremble, vous ne pourrez jamais dessiner.

TRISTAN.

Si, si, je dessinerai ; alors ce sera un grand plaisir pour vous, si votre oncle Lucien se marie ?

GENEVIÈVE, vivement.

Avec Suzette.

TRISTAN.

Mais votre mère restera seule... avec vous ?

GENEVIÈVE, prenant un air fin et à mi-voix.

Oh ! pas toujours.

TRISTAN.

Ah!

GENEVIÈVE.

Vous trouvez que je remue trop?

TRISTAN, avec agitation.

Oh! non, non... maintenant je vous dessinerai sans vous voir. (S'approchant d'elle et avec effort.) J'ai beaucoup connu monsieur votre père; j'ai été son meilleur ami.

GENEVIÈVE, se penchant à son oreille et prenant un air fin.

Comment va-t-il?

TRISTAN, la regardant avec stupeur

Quoi?

GENEVIÈVE

Puisque vous avez été l'ami de papa, vous savez bien que maman fait exprès de dire qu'elle est veuve. Papa est exilé, à cause de la politique, mais il reviendra.

TRISTAN.

Qui vous a dit cela?

GENEVIÈVE.

C'est maman. Elle ne me cache rien, maman. Nous nous aimons tant!

TRISTAN.

Elle vous a dit que votre père...

GENEVIÈVE, finement.

Nous l'attendons.

TRISTAN.

Ah!

SCÈNE XII

LES MÊMES, HENRIETTE,
puis LUCIEN, puis DOMINOIS, MADAME DOMINOIS.

HENRIETTE.

Où est Geneviève? je ne vois plus Geneviève?

GENEVIÈVE.

Ah! quel dommage, maman! nous voulions te faire une surprise.

TRISTAN, bas.

Oh! madame, ne regrettez rien; vous lui avez dit, à elle, que je reviendrais.

HENRIETTE.

Elle vous a répété... qu'as-tu dit, Geneviève?

GENEVIÈVE.

Je lui ai dit notre secret... c'est... la première fois que j'en parle; mais j'ai vu tout de suite que ce monsieur était ton ami, puisqu'il a fait mon portrait pour toi.

TRISTAN, à Henriette.

J'existe donc pour elle!

HENRIETTE.

Je n'ai pas eu le courage de lui laisser pleurer son père.

TRISTAN.

Elle pense à moi!... elle vous parle de moi! Ah! que j'avais eu tort de vous accuser de cruauté!

HENRIETTE.

Monsieur!

TRISTAN.

Je n'ai plus rien à vous demander... c'est elle qui vous parlera de moi maintenant... Elle m'attend!

GENEVIÈVE, *bas.*

Maman, j'ai bien cru un instant que c'était papa.

HENRIETTE.

Geneviève! Et alors?

GENEVIÈVE.

J'aurais été bien contente!

HENRIETTE, *à demi-voix, un peu émue.*

Ah!... Eh bien! Sois tranquille, ton père reviendra.

DOMINOIS, *entrant avec sa femme.*

Madame, nous venons, madame Dominois et moi, pour vous annoncer une bonne nouvelle. Nous nous sommes raccommodés!

LUCIEN.

Je vous en félicite.

MADAME DOMINOIS.

Et si notre exemple...

DOMINOIS.

Oui, si notre exemple...

LUCIEN.

Ne continuez pas, vous allez tout gâter! Vous ne voulez donc plus renoncer à madame Dominois!

DOMINOIS.

Non, maintenant que je suis sûr que nous aurons le divorce, je peux attendre.

LUCIEN.

Eh bien, voilà le véritable argument. Quand on saura que l'on peut se séparer, on ne se quittera plus !

GENEVIÈVE, à Lucien.

Mon oncle, tu te maries donc avec Suzette ?

SUZANNE.

M. de Morangis m'a dit que maman consentirait.

LUCIEN.

Oh ! ma mignonne Suzanne... ou Suzette... ou Suzon!... quelle est celle que j'épouserai ?

SUZANNE.

Celle que vous aimerez le mieux.

LUCIEN.

Toutes les trois alors !

GENEVIÈVE, à Tristan.

Il faudra finir mon portrait.

TRISTAN.

Il est fini!...

GENEVIÈVE.

C'est moi qui suis si mignonne ! oh ! il faut que je vous embrasse !

Tristan la soulève et l'embrasse avec frénésie.

Rentrée des enfants. — Galop.

FIN DES GRANDS ENFANTS